LA NUIT DE SAINT BARNABÉ

PAR

ALEXANDRE ARNOUX

AVEC DES IMAGES
DESSINÉES ET GRAVÉES SUR BOIS PAR
D. GALANIS



COLLECTION D'ŒUVRES ORIGINALES

ÉDITIONS DE LA BANDEROLE
A PARIS, 30,

LA NUIT DE
SAINT BARNABÉ



LA NUIT DE SAINT BARNABÉ

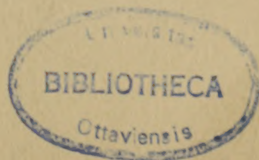
PAR

ALEXANDRE ARNOUX



VIGNETTES DE
GALANIS

ÉDITIONS DE LA BANDEROLE



LA NUIT DE SAINT BARNABÉ



CERTES, ce n'était pas facile de se fourrer dans la tête les cas d'égalité des triangles. Ils sont au nombre de trois, comme les personnes de la Sainte-Trinité, mais beaucoup moins simples, prodigieusement embrouillés d'angles, de côtés, d'adjacents, de chacun à chacun, de respectivement et d'opposés, d'une quantité de mots enfin qu'il faut mettre en ordre et qui se débattent et pétillent, pareils aux masques du mardi-gras à la porte des bals, faisant mille

folies et contorsions. Aussi Gnouf, les coudes à la table, le front coiffé de ses mains, tirant la langue, les jambes enroulées aux montants de la chaise et les fesses serrées par l'application, souffrait-il la mort de l'âme et le bourrèlement de l'esprit. Il avait l'air, ainsi perché, d'un petit singe mathématique à la question et répétait, à lèvres muettes et rapides :

— Deux triangles sont égaux lorsqu'ils ont un côté égal adjacent à deux angles égaux chacun... chacun à chacun... Wah!... Wah!... deux triangles sont égaux lorsque...

Gnouf attrapa une mouche au vol, qu'il écrasa sans pitié, renifla deux coups, puis se reprit à marmonner ses litanies géométriques, les yeux mi-clos et le dos rond. On entendait, par la fenêtre ouverte, une voix de verjus, charmante et fausse, qui chantait en s'accompagnant au piano d'un seul doigt :

— Do mi ré fa mi sol fa la sol si...

Gnouf leva la tête et murmura :

— C'est Lou qui fait ses tierces.

Puis il se prit à rire, bondit, poussa le cri de guerre, fortement scandé, de la tribu, une tribu qui ne se composait encore que de deux membres, comme la première, au Paradis terrestre :

— Erzeroum! Honolulu! Sandjak de Novi Bazar! Wah! Wah! Fa naturel, Lou, fa naturel, andouille, tu es dans le ton de do majeur. D'abord, laisse-moi travailler, ferme ton bec; j'étudie ma géométrie. T'as compris, Lou?

Il avait prononcé ces mots avec une emphase qui tomba sitôt que le piano et la voix se furent anéantis dans le silence bourdonnant, que remplissait le bruit de la rue et de l'été. Gnouf n'aspirait pas à tirer de sa connaissance du solfège et de ses efforts à la science d'autres avantages que l'émerveillement des filles et, en particulier, de Lou, la voisine, objet de son mépris, appui de son orgueil, témoin de sa force, son amie pour tout dire. Rejuché sur la chaise, il dessinait les figures à l'encre, d'une main appuyée, le cerveau vide et bouillonnant.

— Soit deux triangles A B C et A prime, B prime, C prime. Par hypothèse...

Il aime cette expression de prime, aussi belle qu'un terme d'escrime ou d'harmonie. Il imagine des séries de triangles, A seconde, B quarte, C quinte, plus ferrailleurs que les trois Mousquetaires, plus fracassants que des fanfares. Les lignes se déforment, s'incurvent, deviennent des arabesques, des caprices calligraphiques, des

jets de végétaux, des schèmes d'insectes ou de lévriers, des soldats armés, des trajectoires d'obus; elles se replient en ellipses, courses fulgurantes d'astres et de bielles, en carrés brouillés, nids d'abeille d'étranges radiateurs. Les deux triangles provignent à l'infini; un monde de formes et de vitesses, à l'étroit dans la feuille de papier écolier, déborde sur la toile cirée à fleurs brunes, empiète le domaine des taches de graisse et de vin.

Soudain Gnouf essuie la table encrée d'un tour de coude, franchit la porte-fenêtre qui donne accès au balcon, et appelle fiévreusement dans la feuille roulée en cornet :

— Wah! Wah! Lou! J'ai fini, tu peux venir.

Puis il froisse le grimoire et l'abandonne au vent.

Les deux locataires de l'étage jouissent chacun d'une moitié du balcon, que divise une grille garnie d'un buisson de fer aux pointes émoussées. M. Le Mihon, père de Gnouf, occupe la partie nord. Veuf, il est flanqué d'une servante-maîtresse, Florence, fille gaillarde encore, experte en cuisine, reine des palabres chez le boucher, paysanne qui sent son crû et son terroir sous la poussière citadine. Abigotie par les commérages

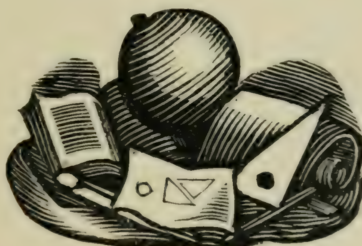
de la loueuse de chaises de la paroisse, qui tient office de places pour les cordons bleus dévots, elle s'enfonce chaque jour plus avant dans une piété toute de menues observances, de cancans, de ragots, de messes, d'ajustements du dimanche et de chapeaux à fruits. M. Le Mihon, commis de ministère, ancien sous-officier à trente ans de campagnes comptant pour la pension, est son havre terrestre. Elle satisfait sa gourmandise, sa manie de l'ordre, ses sens aussi, disent les langues pointues, cependant qu'elle rudoie Gnouf maternellement, avec l'admiration bourrue des filles de ferme pour les jeunes veaux qui vaudront cher. Elle se pousse ainsi dans les voies de Dieu, l'anse du panier dansant à son bras. La mère de Lou, jeune femme mince et fine, longtemps prisonnière des Allemands dans les pays envahis, du côté de Cambrai, puis rapatriée et pourvue d'un emploi, tient ses distances et ne voisine guère ; on ne lui connaît ni mari ni amant. Mais qu'importe ! Il ne s'agit pas ici de vieillards ; Gnouf et Lou se moquent bien de toutes ces personnes branlantes quand ils ont devant eux le ciel raviné de nuages, les toits fleuris de cheminées à bec d'oiseaux et l'abîme rectangulaire de la rue où s'engouffre le

crépuscule, comme la lumière dans une boîte de kaléidoscope.

A cette heure, la mère de Lou tricote dans la chambre ou écrit des lettres; Florence lave la vaisselle dont elle accompagne les chocs ménagers d'un bruit mystique de cantiques. M. Le Mihon a endossé sa jaquette d'alpaga et allumé sa pipe. C'est son soir de manille; il ne rentrera qu'à onze heures sonnées, Gnouf dormant déjà à pleins poings et Florence dodelinant à la lecture du feuilleton, sous la lampe dont l'abat-jour guerrier forme un cirque de tanks à chenille, vert sur vert.

La rue offre un spectacle magique; Gnouf et Lou la possèdent toute. Crevasse dans la croûte des maisons de la ville, bloc de pierre, masse opaque tout l'an durant, elle devient transparente, livre sa faune à la fraîcheur des crépuscules d'été; les demeures secrètes ouvrent leurs portes; les murs s'abattent; une sorte de fraternité, de communion s'établit, que dissout l'automne. Lou et Gnouf ne savent pas encore regarder un ensemble; ils sont trop petits; leur horizon n'a que de l'intensité et pas d'ouverture. Les choses entrent dans leurs âmes une à une, détail par détail, la fleur qu'abreuve l'homme aux

manches rebrassées avant l'arrosoir, la pomme d'arrosoir avant l'homme, le petit chat bleuâtre qui file sur les gouttières avant le ciel. Leur ardeur à tout voir, à tout saisir, les emplit d'une sorte de désespoir de curiosité et d'impatience dont ils crient et qu'ils prennent eux-mêmes pour de la joie.



Lou parla la première. C'était une petite fille mièvre, une plante chétive rationnée pendant deux années de son enfance, de six à huit ans, dans les pays envahis, sous l'occupation allemande. Elle avait respiré l'air des caves, emmagasiné l'humidité froide, sucé les betteraves et déchiré le pain de colle noire; elle en gardait une nouure du corps, qu'elle ne rattraperait

jamais sans doute et une timidité aventureuse et rusée de l'esprit, un don aigu de dissimulation, un coup d'œil de rapine exercé par les temps maigres et maudits. Gnouf craignait ce regard doux, soumis et rapace qu'elle laissait flotter sans direction et qui se fixait brusquement; il n'en laissait rien paraître par vanité de petit mâle aux membres pleins, qui a épuisé le bon suc. Lou dit :

— Bonjour, Gnouf, tu as fini ton problème?

— Ce n'est pas un problème.

Il se rengorgea :

— J'apprends la géométrie pour être ingénieur; les filles n'ont pas besoin de savoir ce que c'est. On trace des lignes avec des lettres à chaque bout.

— Oh! Gnouf, moi qui ne peux seulement pas trouver les trois robinets avec le raisonnement. Tu seras savant.

— Faut bien, quand on veut faire de la mécanique.

Lou regarda Gnouf d'un air de malice tendre et, au coin de ses lèvres, erra cette imperceptible moquerie qui se mêle à l'admiration des femmes. Puis elle divagua :

— Oh! Le vieux chauve désherbe ses fuchsias

avec un couteau à papier. Moi, j'ai planté sur mon balcon des géraniums ; les gobéas fleurissent en septembre, maman a acheté les graines. Pourquoi ne sèmes-tu rien?

— Je n'ai pas le temps.

— La dame blonde qui a un peignoir mauve, là, au-dessous, en face, au second, ouvre le piano; elle va chanter; on l'entend de loin. Elle a aussi une robe de chambre avec des chichis en mousseline de soie, dernière mode.

— Pfff... Pfff... — sifflota Gnouf assez dédaigneusement.

— Gnouf, — poursuivit Lou en confidence, — dimanche j'étrennerai ma robe coq de roche, le minou blanc et le chapeau garni. Coq de roche, tu sais, c'est la couleur entre tango et orangé.

— Tais-toi, cria Gnouf avec violence, tais-toi, fille de hors-la-loi. Colle ton oreille au sol de la prairie, ne bouge pas, ne parle pas, retiens ton souffle dans ta bouche, pince ton nez, écoute.

Les enfants s'agenouillèrent, s'aplatirent sur le balcon, couchant leur tête de part et d'autre de la grille qui les séparait. Gnouf avait pris sa voix de braverie et de commandement ; une contraction féroce tordait son visage et Lou,

tremblante, risquait parfois, à la dérobée, un œil luisant de plaisir et de peur :

— Qu'est-ce qu'il y a, Gnouf ?

— Chut, écoute.

On entendait la femme en mauve qui tranchait le soir calme et chaud de sa voix coupante, le crissement des tramways sur une courbe, un piano ferrailleux, des moteurs bondissant sur place et d'autres lancés à libre flot. L'ébranlement d'une rame de métro, qui venait de loin, gagnait la rue, secouait la maison, se perdait au large, laissant derrière sa fuite rectiligne un sillage d'ondes tremblées en forme d'éventail souterrain. Le fleuve, qu'on ne voyait pas, envoyait des appels de sirènes et une odeur d'eau ; un train sifflait et culbutait un disque ; un cor de chasse, perdu parmi les feuillages rongés par le précoce automne végétal de Paris, un cor de chasse coupé de cornes d'autos, cherchait à tâtons l'écho de la vieille forêt d'Ile-de-France, sous la pierre, la brique et le fer de la cité.

— Ils arrivent, — reprit Gnouf, — ils arrivent. C'est le galop des chevaux comanches au fond du cañon.

— Oh, — dit Lou en frissonnant, — tu crois qu'ils ont des canons.

— Idiote, ferme ça.

Elle se tut. La chanteuse mauve hurlait désespérément.

— Le cri de guerre, — poursuivit Gnouf. — Wah! Wah! Le tenancier du bar de l'Ours Grizzli m'a averti que nous serions attaqués ce soir.

— Ce soir, Gnouf.

— Avant le deuxième quart de lune, quand la chevêche aura chanté sept fois. L'homme masqué est avec eux; j'entends son auto. Tu entends, Lou?

— Oh! oui, j'entends.

— Un moteur qui cogne et qui a des ratés. Les Comanches poussent encore le cri de guerre. Wah! Wah! L'homme masqué passe en quatrième vitesse, il met tous les gaz. *Et la sueur d'angoisse perle à son front.*

— Oh!... *la sueur d'angoisse perle à son front...*

— Écoute, Lou, il a une mauvaise carburation ; les cônes d'embrayage grippent...

Gnouf, lentement, se releva le long de la grille, et la fille l'imitait à une seconde d'intervalle. Il se trouva debout et déployé quand Lou avait la tête encore dans les épaules, et il cria à la rue, aux toits, à la dame en mauve, au jardinier

chauve, aux rames de métro, au cor mouillé :

— Par Dieu, messieurs, j'ai mon browning et vous n'échapperez pas au juste châtiment de vos félonies.

— Défends-moi, Gnouf, — sanglotait Lou, — je ne veux pas qu'ils te tuent.

— Vous pensiez ne trouver qu'une femme désarmée, et le Chef des Visages Pâles vous attend.

Lou se prit le front à deux mains, les yeux brouillés de larmes et pouffant de rire.

— Quoi, — dit Gnouf, — pourquoi ris-tu? Il n'y a rien de drôle là-dedans.

— Gnouf, je croyais que c'était pour de vrai, j'avais peur. Mais j'ai reconnu la phrase qui est écrite au cinéma, tu sais. Alors je suis sûre qu'ils ne te tueront pas; je n'ai plus de goût. Mais ça m'amuse tout de même.

Gnouf s'adossa, vexé, à la rampe de fer, les mains sur le ventre, glissées dans le triangle des pattes de bretelles, entre la chemise et la culotte, pareil à un cowboy contre la barrière de la prairie, et le bas du visage dur. Un violon râcla, dans la rue, une complainte ancienne. Le temps de sa jeunesse reflua au cœur du monsieur chauve qui dévissa, méditatif, la pomme de l'arrosoir.

Les plantes sèches buvaient, gourmandes ; quelques gouttes d'eau tombèrent devant la porte cochère, aux pieds du concierge assis qui jura et menaça les hauteurs. Deux sous enveloppés de papier de journal planèrent et atterrirent sans bruit sur le pavé. Lou saisit, à travers la grille, le bras de Gnouf et sourit :

— Gnouf, j'ai gagné cinq sous aujourd'hui ; j'ai fait une commission pour la boulangère. Il ne faut pas le dire à maman ; elle me gronderait.

— Ah ! ah ! je lui raconterai ça ; elle te battra, elle t'enverra coucher sans souper.

— Gnouf, je t'achèterai des cigarettes à bout d'or. Dimanche, pendant que maman lira dans le square, nous irons derrière le massif, près de la grotte. Tu fumeras, j'aurai ma robe coq de roche. Ce sera bien agréable.

— Je ne veux pas de tes sales cigarettes.

— Parce que tu crains le tabac ; tu as peur d'être malade.

— Moi, malade! J'ai fumé la pipe de mon père, la plus vieille, un soir, j'ai pas tremblé, Lou ; je n'ai eu qu'un peu froid aux tempes. Et c'est une sacrée vieille pipe...

Un sifflet strident jaillit de dessous le vernis du Japon. Gnouf se retourna brusquement et se

pencha sur la rampe, Lou se mordit les lèvres de dépit; un deuxième appel, longuement tenu, maléfique, retentit encore :

— C'est le Rouget, — murmura Gnouf, et il siffla à son tour, mais à demi-souffle.

— N'y va pas, — implora Lou, reste ici. D'abord Florence ne te donnera pas la permission.

— Florence... Je suis le maître, la bonne ne commande pas. Quand le père sort, je deviens patron.

Un jeune garçonnet, aux cheveux carotte, assez débraillé, planté sous le balcon, agitait les bras et grimaçait d'une bouche tordue.

— Adieu, Lou, — dit Gnouf.

Il rentra dans l'appartement, endossa sa vareuse de marin et courut à la cuisine. Florence essuyait la pierre d'évier et chantait en sourdine d'une voix de basse-taille qu'accompagnaient les gargouillements du trou de vidange :

Autrefois, Seigneur, sans alarmes,
De vos lois je goûtais les charmes.
Hélas! vœux superflus,
Beaux jours révolus,
Vous ne serez plus...

— Florence, — s'écria Gnouf d'abordée, — il faut que je sorte...

— Que vous sortiez, Jésus, et pourquoi donc à cette heure?

— Je n'ai plus de crayons de couleurs pour ma carte de géographie.

— La boutique du marchand sera tout juste fermée.

— Non, il fait encore jour.

— Votre père défend que vous galvaudiez à la nuit. Et qu'avez-vous besoin de peinturlurer vos devoirs?

— Si ma carte n'est pas faite, avec la mer en bleu, les montagnes en brun, les forêts en vert et les frontières en violet, le maître me punira.

— Dieu me garde, il ne vous mettra pas le bonnet d'âne faute de peinture.

— Je jurerais bien que si.

— Vous voulez m'abasourdir de raisons pour vaurienner entre chien et loup.

— Florence, j'en ai pour dix minutes, un quart d'heure au plus.

— Eh bien! allez acheter vos crayons; mais ne restez pas longtemps et tâchez de rentrer avant la première électricité.

Gnouf dévala l'escalier et passa fièrement

devant la loge du concierge. Le Rouget l'accueillit avec un rire.

— Tu as tardé; je croyais que la fille t'avait retenu.

— Non, je ne trouvais pas mon béret.

— Regarde-la; elle rogne.

Ils marchaient déjà, se tenant par le cou. Là-haut, la pauvre Lou agitait son mouchoir et, quand ils eurent disparu au coin des maisons, elle s'assit sur le pliant et compta ses sous.



Le père du Rouget, maigre marchand de dissolution, ravaudeur de bécanes, avait mis du foin dans ses bottes, pendant la guerre, à tourner des obus et à prendre des commandes de quatrième main. Il faisait maintenant figure de

personnage et sa femme portait des chapeaux à plumes et des garnitures de skungs. Son fils, mêlé de sang picard et gascon, les plus hâbleurs de France, nourri à la discipline des mécanos de Paris, ajoutait à sa faconde héréditaire ou acquise une assurance de parvenu qui a tété un lait de misère et poussé dans le velours ses secondes dents. Pour lui, les manivelles et les gicleurs logeaient des dieux invisibles, sources de toute fortune et de tout pouvoir, et les vertus théologales se nommaient alésage, course et cylindrée; la féerie de son enfance était mécanique. Il exerçait un prestige quasi royal sur les écoliers de son âge, passant pour savoir conduire un sidecar et avoir volé en aéroplane. Il commençait souvent ses contes par des mots magiques : « *Comme le zinc prenait de la hauteur... Quand la carlingue descendait le vent...* » Nul n'osait le contredire ou douter; car chaque époque du monde a ses vocables fétiches qui entraînent la foi et tuent dans l'œuf toute négation. Sa taille courtaude et robuste, son visage tavelé, ses cheveux foisonnants comme des épluchures de carotte, ses yeux bridés, un je ne sais quoi de comprimé et d'explosif lui composaient une apparence assez diabolique de farfadet de faubourg moderne, né

entre une chambre à air, un carburateur, un tas d'écrous, au fond d'une soupente, parmi les vapeurs de benzine et la fermentation des torchons gras.

— Acré, — dit le garçon rouge, — on est allé à Meudon boire une chopine de picolo, aujourd'hui ; on a écrasé un chien ; il gueulait, l'animal. J'ai pris le volant ; ça barde avec moi ; ceux qui ne se garent pas, je les bouffe. Tu ne sais pas conduire, toi, Gnouf.

— Non, je ne sais pas.

Gnouf baissa la tête. Il n'avait jamais dépassé les locomotions enfantines, la patinette, la célérette, le tricycle en bois et, dans un univers où la dignité des hommes se mesure à la vitesse de leurs parcours, où le chronomètre est créateur d'aristocratie, il se sentait, piétaille obscure, accablé sous son propre mépris. Il se ressaisit vite cependant et pinça le bras du Rouget.

— Mais si tu veux courir un cent mètres jusqu'au kiosque à journaux, je te rends dix pas et je parie encore trois sous que je te gratte.

Le Rouget détourna la conversation ; il ne risquait pas volontiers sa souveraineté dans les aventures. Bref des jambes et des poumons, il se savait moins vite que Gnouf qui possédait des

cuisses longues et drues, un bon soufflet entre les côtes et une pompe exacte au cœur.

— Acré, Gnouf, je vais te montrer quelque chose de mieux qu'un cent mètres.

— Quoi?

— Un combat de boxe.

— Un vrai?

— Avec des gants, un arbitre, des soigneurs, tout.

— Où ça?

— Suis-moi. Près de l'Ecole militaire, contre la palissade du camp des autos, au fond du Champ-de-Mars.

Ils marchaient d'un pas alerte, sifflant un fox-trot dérobé aux parades foraines, aux échos des bastringues et des dancings, au rythme même qui baignait leur enfance, un fox-trot logique et scandé, semblable à un bruit de rotative. La Grande Roue et la Tour Eiffel reposaient côte à côte comme la boule et le bilboquet; et ces choses énormes et transparentes n'avaient pas de poids. Les antennes de la Sans-Fil tiraient leurs minces lignes noires sur le ciel, où un nuage avait la forme d'une aile portante éployée, aux rémiges distinctes, couleur de feu par-dessous, poudrée par-dessus de cendre bleue.

Un grand rassemblement les attendait sur la terre meuble de l'allée cavalière, entre la barrière blanche et les pâlis de la clôture qui ferme un terrain éternellement vague, encombré de ferraille. Les enfants, accroupis, assis, debout, piaillant, formaient un rond houleux. Des ouvrières, des flâneurs, des bonnes et leurs amoureux, des artilleurs, des cavaliers du quartier voisin, des badauds dessinaient un cercle concentrique plus vaste, plus calme, plus sombre, une rondelle qui emboîtait la première et la maintenait. Un homme entre deux âges regardait avec condescendance cette jeunesse brutale et confiait à sa femme qu'il avait vu, jadis, s'élever à cette place la Galerie des Machines, dont les verrières tremblaient aux ronflements des arcs voltaïques et des motocyclettes, les soirs de course du Vélodrome d'Hiver. Cet homme du XIXe siècle était le seul qui possédât le sens historique et les fermes déboulonnées de la Galerie lui apparaissaient dans la lumière auguste du souvenir.

Gnouf et le Rouget se poussèrent au premier rang des fauteuils, tout contre le ring délimité par une corde faite d'un ruban, d'un lacet, d'un filin et d'une ceinture noués bout à bout, accrochés

aux dossiers de deux chaises et à une canne fichée en terre. Le quatrième coin était soutenu, haut le poing, par un moutard au ventre pointu qui changeait de main de temps à autre, le visage rayonnant d'extase mystique.

La lutte battait son plein et l'arbitre, un adolescent cravaté d'un faux col noir et blanc, à épingle d'argent, avait fort à faire pour veiller aux coups interdits et maintenir deux gentlemen de quatorze ans, saignant des oreilles et du nez, dans la soumission littérale qu'on doit aux règles du noble art.

Les matcheurs étaient animés d'une rage dansante, froide et frénétique; leurs pieds instables, que multipliait un sautillement continu, touchaient à peine la terre; mais leurs corps alertés, où frissonnait l'entrelacs des muscles, se retranchaient derrière leurs bras nus, sommés de gants en boule; et parfois leurs pieds mordaient le sol, leurs jambes se tendaient, leurs cuisses et leurs torses nourrissaient l'élan offensif des poings. Puis leurs visages redevenaient impénétrables, attentifs seulement aux feintes de l'ennemi, et ne trahissaient plus aucun dessein.

A la vérité, le public manquait de correction;

les garçons encourageaient sans réserve leur favori ou insultaient son adversaire, et l'arbitre impuissant laissait tomber une moue de dédain sur son col rayé. Des deux boxeurs, l'un était gras, blafard, soufflé ; l'autre, maigre, possédait des yeux de jayet, des côtes en relief, un dos que perçaient les vertèbres et des pointes de seins violâtres sur une peau d'abricot sec. La paire ne faisait pas vingt-huit ans et deux cents livres anglaises.

Aux enfants assis, qui regardaient le combat de bas en haut, l'envergure des coups de poing semblait immense et, tour à tour, un bras tanné ou crémeux fauchait le ciel et englobait dans son orbe un morceau de crépuscule vert moucheté de flamme, le piton de la Tour Eiffel, un segment de la Grande Roue. On entendait un bruit redondant ou mat ; les pieds recommençaient leur danse interrompue par la prise d'appui et les spectateurs hurlaient leurs encouragements ou leurs insultes.

Le round achevé, les deux champions s'affalèrent sur les chaises d'angle et une volée de soigneurs improvisés envahit le ring, agitant casquettes, mouchoirs, bérets, pans de tablier. Le Rouget dit à Gnouf, d'un air capable :

— C'est le Noiraud qui va gagner, l'Enflé ne tiendra plus deux rounds contre lui, malgré le poids ; il n'a pas de jambes.

Gnouf répondit par politesse qu'il en tenait plutôt pour l'Enflé, qui se ménageait visiblement et placerait à bref délai quelque terrible swing.

Il faut bien, quand on est deux, que chacun ponte sur un champion différent ; sinon il n'y aurait plus de sport. Une discussion s'engagea, pleine de termes techniques habilement sertis dans le discours, avec d'autant plus d'euphonie et de respect du nombre que ni le Rouget ni Gnouf n'en connaissaient le sens précis et qu'ils voyaient, pour la première fois, un combat de boxe. Mais on suce certaines sciences avec le lait de son temps.

Cependant la lutte se renouait. Après un moment de silence et d'attente, le Gras fonça sur le Maigre ; un corps à corps s'engagea, confus, coupé d'injonctions de l'arbitre, de bourrage de côtes ; les poings sonnaient dans les chairs comme des coups de canon lointains ; les souffles se mêlaient et s'entre-choquaient ; un murmure attentif et bourdonnant parcourait l'assemblée, tandis que l'adolescent au col noir

essayait vainement de décrocher les hommes agglutinés.

Enfin un râle sortit de cette masse informe et le Noiraud s'écroula sur les genoux, très pâle, une main cramponnée au sol, l'autre levée en signe de protestation.

L'arbitre voulut parler; sa voix était couverte par le tumulte. Une lame de fond soulevait la foule enfantine; le boursouflé avait perdu, en un clin d'œil, tous ses partisans, sauf un, qui put méditer bientôt, le nez dans le sable, au danger de vouloir demeurer fidèle à l'injustice.

— Coup défendu, — hurlaient les garçons, — coup déloyal, il a frappé au bas-ventre. A la porte. Hou! Hou!

Le Rouget s'élança sur le Gras, le visage convulsé, criant l'anathème. Le boxeur jeta l'enfant contre la clôture, d'un revers de gant. La huée s'exaspérait; Gnouf, rampant, se mit à mordre le champion traître aux jambes; il s'accrochait, les dents plantées dans les mollets tandis que la meute s'acharnait du bec et de l'ongle. Alors, devant le nombre des ennemis, l'assailli prit la fuite, secouant les gamins attachés à ses chaussures, comme un taureau les dogues, et les semant un à un, tête sur cul. Gnouf fut déposé

le dernier, à trente mètres du ring, le visage ensanglanté et les bras en croix.

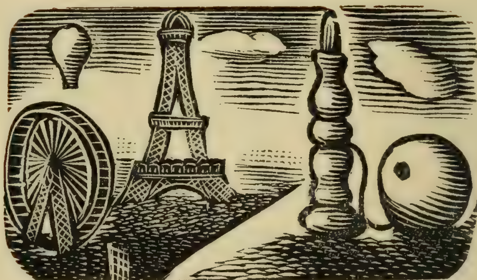
— J'ai matché cet homme, — disait le Noiraud, maintenant debout, — j'ai matché cet homme pour un combat dans les règles. Je pratique le sport, moi, et non l'assassinat. Je suis un amateur, un scientifique, un gentleman.

— Bravo! — crièrent les enfants.

L'arbitre commanda le silence et déclara, d'une voix solennelle, législative :

— Au quatrième round, Dudule vainqueur d'Adolphe disqualifié.

Ce fut du délire, le délire sacré de la justice; tous les cœurs battaient comme des cloches pour célébrer le triomphe du coup loyal sur l'inique, pour chanter la morale des chevaleries nouvelles. Honneur au-dessus du nombril, félonie en dessous; l'arme courtoise est le poing. Puis comme deux agents, appelés par quelque promeneur, accouraient lentement, la bande s'égailla par les jardins; car il ne sied guère de mêler la police à la casuistique de la morale neuve et aux controverses du point d'honneur, les argousins n'y entendant goutte.



Gnouf allait, rempli de crainte et d'orgueil. D'orgueil parce qu'il avait accompli un acte qui approchait le sublime, dont sa vareuse déchirée, ses boutons de culotte arrachés, ses mains, ses genoux écorchés porteraient témoignage à Lou. De crainte aussi. Les blessures honorables l'accuseraient d'autre part et appelleraient les réprimandes, la fessée, les privations. Il avait perdu ses sous dans la bagarre et ne pouvait songer à acquérir, sans argent, des crayons, à une heure où la papetière, rideau de fer baissé, joue au loto dans l'arrière-boutique.

Le Rouget tamponnait de son mouchoir sa pommette meurtrie, mauve et violette, avec un point noir au centre, pareille à une fleur de pavot. Au bout d'un moment il dit :

— Gnouf, tu es un homme; tu es un copain; tu m'as défendu contre l'Enflé, tu l'as forcé à mettre les voiles et tu l'as mordu aux jambes.

Il cracha par terre et étendit le bras :

— Entre nous, c'est à la vie, à la mort.

Gnouf accomplit à son tour le rite salivaire et le geste prescrit; puis il répéta :

— A la vie, à la mort.

Ils se regardèrent dans les yeux. Des enfants qui jouaient à la marelle avec une fille, sur le trottoir, leur parurent des nains, de petits animaux indignes de l'ordre de grandeur où ils venaient de s'élever.

— Tu as d'autant plus de mérite, — reprit le Rouget, — que le Gras était ton favori.

— Y a pas de favori qui tienne s'il combat déloyalement. Il était capable de tout, même de donner un coup de pied.

— Après tout, — concéda le Rouget magnanime, — tu avais peut-être raison. Il possédait de l'abatage; je suis bon encaisseur, et cependant il m'a jeté contre les pieux.

— A cause de la différence de poids; tu n'es pas de sa catégorie.

— Enfin il aurait pu gagner; on ne sait jamais; les plus malins se trompent.

Le Rouget se souvient d'une phrase magnifique que répète volontiers son père, quand il a pris la culotte à Auteuil et que la bourgeoise l'agonit de sottises, retrouvant, sous l'écorce des belles manières toutes neuves, la verte énergie de ces temps d'avant-guerre où elle relançait son homme chez les bistrots bookmakers. Aujourd'hui, l'Europe n'ayant pas été bouleversée pour des prunes, il boit des coktails au lieu de chopines ou de noyaux de Poissy, joue au pesage, et le soir, adossé au buffet Henri II, les yeux vagues, il place, chaque fois que sa furie, puisant du souffle, lui en laisse le loisir, la formule expiatoire. Le Rouget la prend à son compte :

— C'est... c'est la glorieuse incertitude du sport.

Puis après un silence :

— Tout de même, on s'est bien amusé ; on a passé une soirée, hein ! Je connais les coins, moi. Je ne donnerais pas ma torgnole pour beaucoup.

— J'ai perdu trois boutons et douze sous, — réplique Gnouf avec enthousiasme, — je ne regrette rien. Quand je raconterai ça à Lou, elle ouvrira des yeux comme des assiettes. C'était

plus beau qu'au cinéma et on recevait de sacrés coups pour de vrai. Tiens, j'ai une bosse sur la tête; mon bras, peut-être qu'il est démis; ma jambe me fait un mal du diable; je suis capable d'avoir attrapé un épanchement de synovie, comme un vrai international. On a bien rigolé! Lou peut préparer des compresses.

Subitement il se met à boiter bas, la main sur l'épaule du Rouget et, affronté à lui-même dans la glace d'un café, il se sent le cœur ivre de commisération et d'orgueil.



La boutique de journaux que tient madame Clavette est le reflet imagé du monde. L'hiver, on voit, par l'entre-bâillement de la porte, la patronne tricotant, les pieds à la chaufferette.

L'été, elle apparaît dans le vitrage ouvert, coupée au ventre, ainsi qu'une poupée de Guignol, avec sa face large, haute, plate, bariolée de rouge vif, couronnée d'un chignon jaune. Rapace et méfiante, une perle au bout du nez, elle veille sur la sébile de bois où les clients de passage laissent leurs sous et ne la quitte de l'œil que lorsque le poêlon qui mijote élève rageusement la voix. C'est une figure de sorcière, un marron taillé et barbouillé par les gnomes; elle tire le cordon au seuil de l'antre des merveilles.

Gnouf évite de se placer dans l'angle battu par son regard, dont la bissectrice rencontre la sébile au trésor et frappe, juste en face, le jambon d'York du charcutier; les côtés embrassent un bon quart de la rue, du pot de bégonia de la fleuriste au plat à barbe du coiffeur, devenu hairdresser après un bon mariage. Gnouf se tient prudemment à droite, hors de champ. La sorcière ne l'aperçoit pas et il jouit d'une perspective oblique sur les illustrés.

Guerre, amour, voyages, sport, mécanique, tout ce qui peut échauffer une imagination est réuni là : l'athlète tordu par le saut comme un ressort humain, l'aéroplane cabriolant ou sa molle chute en feuille morte, l'automobile collée

au virage, l'héroïne américaine de cinéma, le périscope du sous-marin, le général vainqueur, le roi assassiné, le fleuve noir de la grève coulant dans l'avenue, l'actrice au collier de perles volé. Les machines vivent et les gens jouent une tragédie, entre eux, dont les masques changent chaque semaine. Les quotidiens ont leur titre encadré de fils téléphoniques qui convergent sur des isolateurs ; les fluides de l'univers les abreuvent, minute par minute. D'autres montrent des manchettes qui exaltent les vertus militaires ou pacifiques, la liberté ou la dictature, la force ou le droit, toutes les choses violentes, pleines de chocs et de contradictions, qui donnent de la saveur à la vie. D'autres encore sont imprimés en caractères étranges, contournés, désarticulés, mystérieux comme ces chants des cavaliers rouges du steppe, que déchirent le galop et le vent.

Madame Clavette, cependant, épie le promeneur louche, l'enfant en maraude. Elle ne peut lire que les grandes capitales ; ça lui suffit pour son commerce ; sa curiosité ne va pas plus loin et elle ménage ses lunettes. Marchande d'illusion, elle vend sans consommer, comme un aubergiste abstinent, comme une courtisane froide.



Gnouf soulevait le coin de la couverture d'un illustré, maintenue par des pinces de bois, et glissait un œil avide et prudent. Il lisait un bout de phrase :

« ... le célèbre sprinter néo-zélandais vient d'abaisser de 1/10e de seconde le record du monde des 100 yards dont le détenteur... » ou bien « pour résoudre ce problème, un ingénieur du Tennessee, Johnnie Skipton, a imaginé un dispositif... » et plus loin, sur l'autre feuille : « ... c'est une vérification imprévue de l'hypothèse du bombardement atomique... la théorie cinétique des gaz... le rendement du moteur en plein travail... »

Lou arrivait de chez la boulangère, mordillant

la flûte de pain qu'elle tenait sous le bras, la pointe à hauteur de la bouche et mâchonnant d'un air de rêve, au balancement du pot au lait. Ses pâles cheveux noués en cadenettes battaient sa blouse noire. Combien d'années de mastication lente et continue lui faudrait-il encore pour rassasier la faim inassouvie de sa première enfance?

Le Rouget surgit comme un diable d'entre une voiturette de verdure et un haquet, sauta sur le trottoir devant la mère Clavette, qui redoubla de vigilance, et frappa l'omoplate de Gnouf d'une paume cordiale :

— Bonjour, vieux.

Lou s'approcha et dit d'une voix aigrelette où perçait l'inquiétude :

— Bonjour, Gnouf.

Mais le Rouget affectait de ne pas voir la fille.

— Comment ça va-t-il depuis l'autre soir? Y a pas eu trop de casse à la maison?

— Non, Lou a cousu mes boutons et pansé mes blessures.

— Oh! oui, — reprend Lou avec feu, — je l'ai bien soigné; il a même fallu enlever le sang au genou et à l'oreille.

— Et le père? — interroge le Rouget, — et la cuisinière?

Gnouf hausse les épaules et fait signe qu'il n'y a rien eu, pas ça, pas le bruit de l'ongle du pouce contre une dent. Lou interrompt naïvement :

— Ah! il a crié, tempêté...

Elle lit une fureur muette dans les yeux de Gnouf et ravale sa langue :

— Mais avec Gnouf, tu sais, rien à faire. C'est un homme...

Gnouf sourit modestement et Lou abaisse son regard sur la pointe de ses sandales avec une parfaite innocence.

Le Rouget reprend :

— Nous avons vu des événements, y a pas d'erreur, et encaissé de sacrés gnons. Une vraie bataille. Tu sais, Gnouf, si tu as besoin de moi pour n'importe quoi, je suis ton copain; tu n'as qu'à parler. A la vie, à la mort...

Gnouf réfléchit, hésite, puis répond lentement, la gorge sèche, la bouche contractée par l'émotion :

— Je voudrais... toi qui connais des gens... si c'était possible... je voudrais monter en aéroplane... oh! pas longtemps... seulement le temps

de décoller... et avec Lou qui m'a guéri... je lui dois bien ça.

Lou bat des mains. Au fond elle a très peur ; elle souhaite garder longtemps aux tempes et au creux de l'estomac cette angoisse délicieuse, ce choc précipité et, enfin, le projet n'aboutissant pas, demeurer sur le sol avec un double plaisir mêlé de regret et de délivrance. Le Rouget, pris au piège de ses hâbleries, ne se déconcerte pas ; il se compose un visage, les poings dans les poches, et bluffe hardiment :

— Évidemment, en aéroplane, c'est possible, c'est même facile à combiner... Je connais Scops, le recordman de la hauteur ; il dîne à la maison tous les dimanches.

— Ah!... — s'écrient Gnouf et Lou.

Gnouf a formulé un désir violent, mais situé dans un monde imaginaire et sans échéance. La réalisation entrevue lui donne, par avance, un frisson assez froid. Le Rouget saisit peut-être ce nuage d'irrésolution et il joue sa carte :

— Tu tiens absolument à emmener Lou?

— Absolument. Avec elle, ou je renonce.

— Alors, ça fera des anicroches. Scops ne voudra jamais embarquer une fille sur le zinc, à cause des responsabilités.

Lou se détend, hypocrite :

— Comme c'est dommage, j'aurais tant voulu. Gnouf, il ne faut pas te priver pour moi.

— J'ai dit, Lou ; je ne consentirais pas à monter sans toi, quand même il devrait m'enlever à cinq mille mètres, avec des ballons d'oxygène.

— Alors, — reprend le Rouget, — je regrette, mais tu comprends qu'on ne peut pas forcer un pilote à charger des femmes, quand le règlement le lui défend.

— Bien sûr, — confesse Gnouf avec une apparence de déconvenue.

Et presque immédiatement la déception devient sincère, car il a oublié sa peur.

— Bien sûr, — répète Lou en écho.

Le Rouget respire d'aise et conclut :

— Mais si je peux t'offrir autre chose...

Soudain Lou enveloppe le Rouget de son regard de malice et reste muette un instant, le doigt sur la bouche. Dans un éclair, elle a compris : le Rouget ment. Elle revoit les deux garçons tournant le coin de la rue tandis qu'elle compte ses sous inutiles. Le Rouget est son ennemi, par cet ascendant qu'il exerce sur Gnouf. Mille pensées l'éblouissent, sans qu'elle y songe. Les résolutions féminines jaillissent d'une nuit

d'inconscience, étincelantes de netteté et de grâce cruelle.

Elle dit d'une voix très pure, à peine tremblée, sans lever son regard au-dessus de l'horizontale :

— Est-ce que le règlement interdit aussi d'emmener les femmes dans les automobiles?

— Que tu es bête, Lou! Tu n'en as donc jamais vu, et même qui conduisent. Tu n'as jamais pris l'autobus?

— Si, mais l'autobus, ça n'est pas une automobile.

— Oh! la gourde, la gourde!...

— A preuve qu'on ne met pas de manteau de fourrure ni de marmotte pour y monter.

— Que c'est bête, les filles! Ça ne distinguerait pas un arbre à cames...

Il appuie sur son effet, sur le mot lu dans un journal de sport.

— ... Ça ne distinguerait pas un arbre à cames d'un différentiel... oh... oh...

Lou se tourne vers le Rouget et, chattemite :

— Alors on pourra aller en automobile...

Le Rouget enrage froidement et se sent acculé par la fille aux cheveux sans couleur. Enfin il éclate :

— Tu sais, Gnouf, je n'aime pas que les filles fourrent leur museau dans les affaires entre copains; elles embrouillent tout; elles ne sont jamais contentes. Sale espèce! Ça crie dès qu'on passe quarante en palier, ça fait tant de simagrées qu'on n'entend plus les cornes des tramways et qu'on télescope les taxis. Ça emporte tellement de bagages et de cartons à chapeaux qu'on ne trouve pas de place où poser son derrière. D'abord, moi, je ne crains personne, hein! Si tu veux le *Daily Miror* là, à l'étalage de la mère Clavette, je te l'achète pour pas cher, quoique j'aie de l'argent.

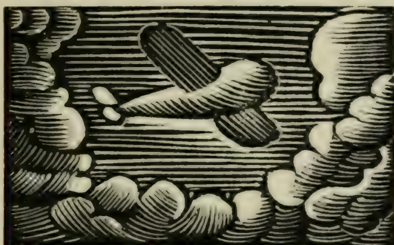
Il s'élance comme un chat rouge, les yeux plissés, mordant ses grosses lèvres rebordées. Feinte habile par quoi il essaie de forcer l'admiration de Gnouf, de le divertir, d'appeler sur leur groupe la colère de la marchande, de ressaisir son ascendant dans la communauté de la fuite et du péril.

La vieille se dresse d'un bloc et ses charnières crient; sa figure de marron peint tourne à l'écarlate sombre; elle glapit d'une voix suffoquée d'asthme, brandissant la pelote de laine comme une grenade à main :

— Eh! les vauriens, les garnements, la graine

d'apaches, je porterai plainte à la police qui vous enverra aux galères...

La volée d'enfants fuit à toutes jambes ; le pot au lait de Lou brimbale convulsivement et trace une piste de flaquettes blanches, en zigzag.



Gnouf s'arrêta le mercredi, à cinq heures de l'après-dînée, au coin de la rue des Morses et de l'impasse de Mauritanie ; lieu et heure qui valent la peine d'être notés. Cet angle de voies n'est pas bâti ; un trapèze de terrain nu, ceint d'une clôture de planches noires, s'enfonce entre les maisons irrégulières vues à l'envers, entaillées de courettes à trois pans qui forment comme des cheminées dans une paroi de roche. Sur le côté sud un mur quadrillé de briques s'élève, pareil

à une feuille de papier écolier jaunâtre et bien réglé qui attendrait des problèmes, des rangs de chiffres et la croix de Saint-André de la preuve par neuf.

Cet espace abrite, entre deux fêtes de quartier, un manège de cochons de bois ; les roulottes sont rangées et fument sédentairement, en dehors du courant de la rue ; les chariots portent les citrouilles tournantes et les cochons emmitouflés jusqu'au bout de leurs pattes et de leurs groins roses. Mais aujourd'hui la place est libre ; l'herbe ensauvagée regarde sans obstacle le ciel, et quatre tonneaux d'arrosage d'un vieux modèle, fessier à terre, brancards dressés, semblent conjurer la pluie, leur rivale et leur repos, et l'appeler sur le pavé sec.

Gnouf respire tous les détails de ce paysage familier ; il voit même le manège qui n'y est pas, et vire, sans doute, à Neuilly, des citrouillées de filles en goguette. Il mesure la hauteur des courettes, cherche des points d'appui pour les pieds, des points de cible pour le lasso, en cas de poursuite, s'il fallait grimper et gagner la crête de la montagne abrupte, au-dessus du Camp des Cochons. Car Gnouf rapporte toute chose à l'action et ne se complaît pas

encore dans le désintéressement esthétique de l'âge mûr.

Au bout de la rue, sur le boulevard, passe un autobus, l'arrière-train en corbeille, bourré jusqu'au marchepied, débordant de chair humaine, les roues jumelées collant à la chaussée de bois, le moteur chantant. Le receveur tire le cordon ; un déclic de sonnerie troue le ronronnement continu ; un voyageur lâché tombe de la corbeille, pomme secouée, et demeure une seconde immobile sur des jambes de caoutchouc, avant de prendre sa direction de marche. L'autobus file et laisse dans le souvenir trois raies blanches et vertes, horizontales, qui glissent parallèlement, entraînées par le mufle olive. Puis, quand le bruit s'est fondu et quand les parallèles vertes et blanches se sont étirées jusqu'à l'exténuement, Gnouf entend derrière la palissade de planches un pas léger, un arrêt, une fuite. Devant lui, à ses pieds, tombe un papier plié en cocotte, attaché par le bec à un cube de bois. Il ramasse vivement le message, flaire le vent, regarde à droite, à gauche et, enfin, déplie la cocotte qui devient bateau, chapeau de gendarme, feuille lisse couverte de caractères hachés, sans ponctuation.

« Gnouf je ne veux pas te parler devant la fille elle te monte le coup tu n'es pas un homme je ne t'en veux pas tout de même tu as montré que tu as du poil le jour du Champ-de-Mars Moi je tiendrai ma parole tu as refusé de monter en aéroplane ça n'est pas gentil et ça m'a fait de la peine mais tout de même je ne garde pas rancune à un vieil ami si tu n'es pas un capon et si tu veux voir ce que tu n'as jamais vu trouve-toi demain soir vendredi à minuit au coin de la rue de la Croix-Nivert et du passage Dehaynin devant le dépôt des autobus je t'attendrai tu peux venir avec Lou à condition qu'elle ne s'évanouisse pas et qu'elle n'emporte pas de bagages on verra des choses plus terribles que les plus terribles j'y serai prends un browning si tu en as et des chargeurs sinon un coup-de-poing américain sinon un grand couteau sinon un petit sinon un os de mouton si la fille nous accompagne qu'elle fournisse au moins de l'eau de mélisse un vieux mouchoir propre pour les pansements de la teinture d'iode aussi ou du moins un flacon de pharmacie avec une étiquette dessus ou il y a d'écrit — POISON — POUR USAGE EXTERNE *ou* AGITER AVANT DE S'EN SERVIR *salut a vendredi minuit le secret ou la mort. »*

Le billet ne portait pas de signature, un cachet avait été obtenu en frottant, du gros bout d'un

crayon, le papier appliqué sur l'avers d'un penny et, dans un cercle violet, au coin gauche, s'inscrivait une étoile rouge à cinq branches. Gnouf relut trois fois la missive mystérieuse, dont l'auteur était à coup sûr le Rouget : « Demain soir à minuit au coin de la rue de la Croix-Nivert et du passage Dehaynin. On verrait des choses plus terribles que les plus terribles. Le secret ou la mort. » Un frisson le parcourut ; il examina le morceau de bois taillé en forme de cube et le mit dans sa poche. Une bouche d'égout, édentée, vomissait l'injure et semblait vouloir mordre aux jambes les passants. Un camion vide ébranla l'écho ; sa bâche de vieille turquoise, rapiécée de brun, posée sur une ossature en berceau, emplit l'entre-deux des maisons ; les roues sans charge dansaient ; on apercevait, à chaque cahot, une lame de lumière entre le caoutchouc et le pavé. Des présences étranges se décelaient partout, des correspondances dont on ne pouvait suivre le fil et qui s'imposaient bizarrement. Un sorbier, là-bas, issu d'une grille de fer, plongeait ses racines dans le métro et tendait aux poussières grasses de la ville des grappes de baies vermeilles ; un marronnier jaune époussetait le toit d'une voiture de déménagement traînée

par des percherons ; trois cheminées d'usines barraient le ciel, symboles inflexibles, et poussaient des volutes noires. Le secret ou la mort.



Lou était assise sur son pliant, devant la porte de la maison, au centre d'un réseau de lignes tracées à la craie, sur le trottoir, et qui composait un assez volubile enchevêtrement de rectangles, d'angles et de polygones ; on eût dit d'un tracé de fortifications par un Vauban en délire. Elle lisait un livre jaune, loqueteux, dont elle tournait soigneusement les pages de son doigt mouillé et lorgnait parfois l'étalage de la fruitière, en face, d'où s'épandait une odeur d'herberie, de citron qui distille l'éther, de fruits cotis et de melon mou. Au milieu de la rue, un

moteur de passage avait laissé une flaque d'huile minérale, noire et nacrée, où jouaient toutes les irisations du ciel, un lac minuscule, hanté d'ondines modernes, aux cheveux verts, métalliques, aux corps abstraits. Les caisses bleues, barrées de rouge, du garage, portaient leurs noms fluides, *Automobiline*, *Spidoleïne*, *Valvoline*, qui sont vitesse, force liquide, lubrification, fuite d'arbres obliques et de paysages laminés. Plus loin, la boutique du marchand de bois était bâtie d'un amoncellement de bûches sciées, qui montraient leur cœur cerclé d'aubier et d'écorce, gardien des vertus anciennes et du feu primitif. Malgré le vent, le drapeau de zinc à plis redoublés du lavoir ne claquait pas.

Gnouf posa le pied dans l'entrelacs géométrique au centre duquel siégeait Lou, sur son pliant :

— Hou, — cria la fille, — ne passe pas par là !...

— Quoi, Lou?

— Tu ne vois pas que je suis assise dans ma maison : il ne faut pas traverser les murs. Il y a la salle à manger, la chambre à coucher, la cuisine et le boudoir, et les cabinets, avec le rond. Prends l'ascenseur, Gnouf, parce que j'habite le quarante-troisième étage du gratte-

ciel; tu te fatiguerais à monter. D'abord il n'y a pas d'escalier.

— Où est l'ascenseur?

— C'est le tout petit triangle. Tu presseras sur le bouton 43. Voilà. Maintenant tu es arrivé; je vais te recevoir au salon.

Elle déplaça son pliant et pénétra dans un hexagone, au milieu duquel elle avait dessiné une fleur à quatre pétales, sans queue; et elle avait moulé en lettres capitales, ROSE, au-dessous, pour que nul n'en ignorât. Elle fit une révérence de cour :

— Prenez place sur le sofa, monsieur de Gnouf.

Gnouf s'accroupit. Il tenait à la main, derrière le dos, le cube de bois lancé par le Rouget et la lettre, et les dissimulait de telle sorte que la curiosité de Lou en fût piquée; mais Lou paraissait ne s'apercevoir de rien. Au bout de quelques secondes, Gnouf interrogea :

— Qu'est-ce que tu lis, Lou?

Elle montra la brochure; on pouvait distinguer sur la couverture, encadrés d'une empreinte de pied de lampe graisseux, ces mots : *Carmencita ou la Cuisinière espagnole.*

— Ffff... — siffla Gnouf avec dédain, — des livres de femme...

— C'est la fille du marchand d'oranges qui me l'a prêté. Renifle, il sent l'anis et la graine de melon. Il y a des plats de l'Amérique; j'apprends les bananes à la cubaine, avec des câpres et du piment.

Elle jeta un modeste coup d'œil de triomphe sur le visiteur à croupetons :

— Veux-tu prendre une tasse de thé, Gnouf?

— Volontiers.

— Chine ou Ceylan?

— Ça m'est égal.

— Qu'est-ce que c'est que ce morceau de planche que tu caches derrière ton dos?

— Tu ne pourrais pas comprendre, Lou... C'est un détecteur pour un appareil de sans-fil; je vais monter une antenne sur le balcon; je saurai toutes les fois qu'un bateau va faire naufrage; je connais les signaux.

— Ah!... et le papier?

— Rien... tiens, cependant je vais t'en montrer un bout, un bout seulement. Lis de loin...

Gnouf retourna le bas de la page et Lou put voir la dernière ligne « *le secret ou la mort* », le cachet et l'étoile rouge inscrite dans le cercle violet.

— Approche, Gnouf, approche...

— Alors, haut les mains!...

Lou tressaillit et fixa Gnouf avec angoisse :

— Et sur le reste de la page, qu'y a-t-il?

— Ça ne te regarde pas.

— Oh! Gnouf, un doigt de plus...

— Une ligne, rien qu'une ligne.

Le garçon plia la feuille deux centimètres plus haut et Lou lut, à voix basse : « ... *pour les pansements de la leinture d'iode aussi ou au moins un flacon de pharmacien avec une étiquette dessus où il y a d'écrit* — POISON... »

Gnouf ricanait :

— Hein! tu n'as jamais reçu de lettre comme ça?

— Qui l'a signée?

— Je n'en sais rien. La Main noire, peut-être, le Doigt ganté de fer, ou l'ongle de l'orteil du Japonais, trempé dans du jus de chique.

— Non, non... je vais te dire... C'est une farce... C'est le Rouget...

— Ffff... maintenant, assez zyeuté.

Gnouf bondit à travers les murs du salon, où on avait négligé de percer des fenêtres, et tomba du quarante-troisième étage sur le pavé, sans rien se rompre.

— Adieu, Lou, il va se passer des choses terribles.



Gnouf, cependant, ne s'écartait guère. Les termes mêmes de la lettre ne lui commandaient-ils pas de la communiquer à Lou? Déjà les mots relus s'insinuaient en lui, prenaient possession de son âme, devenaient impératifs. Le peuple peut se moquer des préceptes de la loi; mais les préceptes, sus par cœur, se mêlent à la source de ses déterminations; et le peuple obéit.

Gnouf, pour éclaircir sa perplexité, tira de sa poche une toupie, enroula la ficelle, hésita un moment, puis lança la poire de bois qui se mit à ronfler et traça de grands cercles décroissants. Quand elle fut presque immobile dans sa rotation sur la pointe de fer, l'enfant s'accroupit, les mains au macadam, et laissa la queue frôler

légèrement l'extrémité de son nez. C'est une sensation d'arrachement et de vrille qui fait pleurer les yeux et aère le cerveau. Gnouf avait élucidé par cette méthode bien des énigmes de la destinée. La toupie agonisait, les affres de la mort la convulsant, quand il leva le pif. Lou se tenait plantée devant lui, *la Cuisinière espagnole* sous le bras :

— Tu sais, Gnouf, si tu ne veux pas me montrer la lettre, ça m'est bien égal.

— Ça ne t'est pas égal du tout, puisque tu viens ici.

— Je m'en moque de ton sale papier, écrit par le Rouget, bien sûr. C'est un menteur ; il n'a jamais monté en aéroplane ; il n'a jamais conduit un side-car. Il te raconte encore des histoires qu'il n'y a que toi d'assez bête pour croire. Je ne veux pas le voir, ton papier, quand même tu me donnerais...

— Lou, je vais te le laisser lire à une condition...

— Laquelle?

— A condition que tu me jures de faire ce qui te concerne, dans la lettre. Tu jureras ou tu ne liras rien. Chiche.

— Qu'est-ce qu'il a écrit pour moi?

— Jure avant.

— Non, après.

— Jure avant.

— D'abord, le Rouget... une famille de pas grand'chose. Maman ne veut pas que je fréquente les enfants qui ne sont pas de ma condition.

— Jure avant.

— Son père avait une boutique ; il sort de l'ornière ; c'est un mercanti.

— Jure avant.

— La mère ne peut pas trouver de femme de chambre ; elle est si mal embouchée, si vulgaire. Mademoiselle Paula, qui habite le cinquième, l'a raconté.

— Jure avant.

— Oh ! tu m'ennuies... Bien oui, c'est juré.

Gnouf tendit le papier à Lou ; il surveillait la figure de la fille appliquée, impassible, dont les lèvres syllabaient la missive et répétaient les phrases mystérieuses. A la fin, elle eut une moue :

— Tu as peur, — s'écria Gnouf, — fallait pas jurer.

Lou haussa les épaules :

— Tu viendras, — reprit le garçon — tu apporteras tout ce qu'il demande. Je connais le Rouget,

un vrai copain. Il a marché sur l'Enflé, contre les palissades du Champ-de-Mars, malgré son poids et malgré qu'il frappe des coups interdits. Il n'a pas froid aux yeux. Peut-être bien qu'il n'a jamais monté en aéroplane. On peut être un homme sans ça. Moi non plus, et je ne crains personne. Il mène une auto de cinquante chevaux comme tu avales une guigne et c'est dur au volant; il faut de l'œil, de la décision, et prendre en douce les caniveaux. Il connaît les pièces d'une machine et te cite la marque du moteur rien qu'au ronflement. Demain, à onze heures du soir, je gratterai à ta porte; tu ouvriras, nous filerons. J'aurai tout ce qu'il faut; occupe-toi seulement de la pharmacie. C'est juré. Capon qui s'en dédit.

Gnouf s'excite lui-même et s'affermit. Il compose un Rouget tout-puissant, maître des mécaniques; sa créance s'accroît de n'avoir pas été confirmée par l'événement, d'avoir été déçue à deux reprises et de la nécessité de convertir Lou. La fille ne répond pas. Elle sent que, pour mettre obstacle au triomphe de son rival, il faut qu'elle accompagne Gnouf ou, du moins, qu'elle feigne de le vouloir suivre. Et puis, demain est loin; onze heures, cela sonne dans la nuit, quand tout

dort, quand les oreilles des enfants n'entendent plus le tic-tac de la pendule et que les pensées flottent aux confins de l'irréalisable et du possible, du hasardeux et de l'accompli.

— C'est juré, — reprend-elle, — capon qui s'en dédit.

Gnouf la souhaiterait cependant plus tremblante, plus féminine, moins aisément décidée, rehaussant mieux, par le contraste, sa volonté de mâle.

— Tu as des sous ?

— Oui.

— Combien?

— Cinq.

— Prête-les-moi pour acheter le browning.



Gnouf passa la journée dans la fièvre, après une nuit emplie de cauchemars, de réveils moites, de sommes écrasants, de galopades à travers des landes infinies. Longtemps, entre ses côtes, trépigna un moteur que mettait en marche une manivelle plantée au creux de son nombril. Un Peau-Rouge à chemise verte la tournait et parfois, d'un brusque renversement d'éclairage, la face de l'homme devenait verte, et la chemise rouge. Puis le moteur se fondait et Gnouf était un oiseau de métal qui ramait tantôt l'air à coups précipités et tantôt, volant à voile, s'élevait contre le vent. Une voix étrange chantait : « Gauchis ton aile, oiseau Gnouf, gauchis ton aile ; ton fuselage est en amidon bitumé. » Des balles dum-dum, crachées par les coqs des clochers, le lardaient moelleusement. Des martinets sans pattes cabriolaient autour de lui avec des cris d'épouvante ; ils avaient des faces humaines, sous des becs postiches, pareilles à celle du Rouget.

Au matin, Florence trouva Gnouf sur le ventre, couché à tête-bêche, les bras étendus, convulsifs, et les ongles griffant les draps.

— Si c'est Dieu possible, — s'écria-t-elle, — de dormir comme ça, les pieds dans le traversin.

Les enfants d'aujourd'hui ont plus de malice que les ânes rouges de l'ancien temps.

Gnouf but un vaste bol de café au lait, large comme un lac et qui sentait le marécage ; puis il se mit en quête de son équipement et de son matériel de guerre. Il ne revit Lou qu'après dîner, à travers le buisson de fer du balcon. Un vent frisquet soufflait, malgré la saison, et renfrognait la rue. Lou était calme ; elle ne croyait pas à l'équipée et n'en soignait le détail que pour préparer mieux son avortement en bloc. Toute cette aventureuse frénésie se dissiperait, comme tant d'autres fois, dans une fumée. Gnouf interpella la fille âprement, avec cet accent dur des hommes d'action qui fond le cœur et la chair des femmes. Lou se réjouissait de le sentir si exactement ajusté à la peau de son personnage et tremblait avec délices ; elle aimait à se dissoudre ainsi entre la confiance et l'angoisse.

— Lou, tu as bien réfléchi aux conditions pour que nous t'emmenions avec nous ?

— Oui, Gnouf.

— Tu ne crieras pas ?

— Non.

— Tu ne pleureras pas ?

— Non.

— Tu ne t'évanouiras pas?

— Non.

— Tu as pris de l'eau de mélisse?

— Oui. C'est-à-dire, je n'en ai pas trouvé. Alors j'ai vidé un fond de cognac dans une topette.

— Tu as un vieux mouchoir propre pour les pansements?

— Oui, le voici. Même qu'il est neuf et brodé aux initiales de maman.

— Et la teinture d'iode?

— Aussi. Mais le flacon était presque vide; alors j'ai ajouté un peu d'eau.

— Bon, Lou. Moi, je n'ai pas pu acheter le browning; c'est trop cher. Et puis, je n'osais pas entrer chez l'armurier pour demander le prix; il aurait tout fait rater. J'ai pris le vieil étui à revolver de mon père et un bouchon dedans. C'est plus sûr qu'un coup de poing américain; on peut taper dur sans se casser les os des phalanges. J'ai encore un couteau suisse à six lames, avec tire-point, scie et cure-pipe. Alors, hein, c'est bien convenu; tu fais semblant de te coucher; à onze heures, je gratte à ta porte, tu ouvres et tu me suis.

— Et comment passera-t-on le concierge?

— T'inquiète pas, je connais le truc. N'oublie pas ton chandail.

— Lequel, le jacinthe ou le bleu-paon ?

— Ça n'a pas d'importance ; ne chausse pas tes bottines ; tiens-les à la main. Bonsoir ; il ne faut pas qu'on nous remarque. En route, cette nuit, quand je dirai 22, c'est un signe d'ouvrir l'œil et de se méfier. Surtout ne t'endors pas. Je garde les cinq sous ; on peut avoir besoin d'argent.

— Gnouf, si le Rouget ne venait pas ?

— Il viendra.

— Si on restait plantés au coin de la rue de la Croix-Nivert, passé minuit, et qu'il se moque de nous ?

— Tu n'as pas confiance ?

— Oh ! si... Il a menti deux fois, pour l'aéroplane et pour l'automobile.

— Il a menti deux fois, mais en paroles. Cette fois-ci, c'est écrit et il y a même un cachet.

— Gnouf, le métro ne marcherait plus à cette heure. On ne rencontrerait que les chiffonniers avec leurs hottes. Si maman s'éveillait et qu'elle ne me trouve plus dans mon lit et qu'elle meure d'une syncope... Je serais du coup orpheline, jusqu'à ce que je me marie.

— Si tu as des idées de fille, tu peux rester à la maison. Je ne te force pas.

— Je veux y aller.

— Alors, ne pleure pas.

— Je ne pleure pas. Je t'accompagnerai et je porterai la teinture d'iode, le restant du fromage, un quignon de pain et la topette de cognac.

— Suffit, Lou. Bonsoir. Le secret ou la mort.



Les deux logis ont pour frontière commune un mur de refend, aminci à la place des cheminées où il ne subsiste qu'une épaisseur de briques ; ils prennent jour sur le même balcon ; les fenêtres ouvertes cueillent le même coup de vent, le même cri de tramway au tournant des rails. Cependant les alvéoles de la ville ne communiquent pas et,

si Gnouf et Lou n'étaient branchés aux deux pôles d'une unique pensée, la paroi de pierre séparerait autant qu'un désert ces deux mondes exigus.

M. Le Mihon, étendu sur une chaise longue, genre transatlantique, fume sa pipe courte à tête doguine. Florence, la vaisselle lavée, vient d'allumer la lampe et lit le feuilleton du journal en remuant les lèvres ; ses mains gardent une odeur d'eau chaude et de *cristaux*. Gnouf dessine une carte : la rue de la Croix-Nivert tordue comme un sabre turc, avec ses affluents, le large fleuve de la rue Lecourbe, le ruisselet de l'impasse Chandon, et ses amers, les gazomètres bombés jouant dans leurs carcasses métalliques.

De l'autre côté, la mère de Lou feuillette un roman qui vient du cabinet de lecture. Lou s'occupe à un ouvrage de couture et se pique le doigt qu'elle suce longuement, le nez en l'air et l'œil sur la boule de la suspension où luit un point d'or.

— Qu'est-ce que tu fais là ? — demande M. Le Mihon à Gnouf.

— Une carte de géographie.

— De quel pays ?

— De... de la mer Rouge.

— Bon, passe-moi le pot à tabac.

La maman de Lou soupire et laisse tomber le livre sur ses genoux.

— Lou, à quoi penses-tu?

— A rien.

— As-tu fini de raccommoder ton tablier?

— Bientôt.

— A propos, je te prie de ne pas t'acoquiner avec ce garçon, ce Gnouf. Il n'a pas bon genre, il n'est pas de notre monde. Tu ne possèdes certes pas de fortune, mais ton père avait une situation. M. Le Mihon me salue à peine et la cuisinière ne me laisse pas la rampe, dans l'escalier, quand elle monte le seau de charbon.

M. Le Mihon allume son tabac à une mèche d'amadou; il semble qu'une forêt sèche brûle, au loin.

— La mer Rouge, — dit-il, — je l'ai traversée deux fois, en allant au Tonkin et au retour. Il y fait diablement chaud, mais elle n'est pas rouge du tout.

Florence plie le journal.

— La vie enchérit tous les jours; bientôt il n'y aura plus que les barons et les comtes qui pourront manger de la salade. Les gens perdent l'esprit et se croient les moutardiers du pape. La concierge ne distribue le courrier qu'une fois la

journée, elle se montre hardie, arrogante et peu ouvrière. C'est un soviet, comme on dit.

La mère de Lou ouvre le piano où sa main éveille quelques arpèges; puis elle demeure immobile, à rêver, et Lou tire la langue sur son ouvrage, les yeux brouillés.

— Faudrait pas, grogne Florence, qu'elle joue son orgue passé dix heures. Le mari, j'aurais bien voulu le connaître. De quoi ça vit, ces femmes? C'est comme les poules du moulin, ça a bec à tous grains. Et le père de la fille... si tu t'assieds, sur une fourmilière, sais-tu laquelle t'a piquée?

— Chut! — dit M. Le Mihon en clignant de l'œil du côté de Gnouf, qui colorie sa carte de la mer Rouge et marque au crayon bleu un rectangle.

— Qu'est-ce que c'est que ce rectangle? — poursuit le père, — Aden?

— Non, c'est le garage des autobus.

Gnouf se mord la langue; le père rit :

— Tu dors éveillé, mon petit, le marchand de sable a passé. A schlof, à schlof... Ah! Ah! le garage des autobus de la mer Rouge.

Gnouf songe à cette romanesque Lou, fille d'aventure, dont le père est une tribu de fourmis; il la voit, toute petite, vagissant à la pointe d'une

termitière. Avec elle on peut partir pour la rue de la Croix-Nivert.

On entend la mâchoire du piano qui se ferme et le soupir des cordes emprisonnées. Florence souhaite un bon sommeil à ses maîtres et, selon sa coutume quotidienne, arrache, avant d'allumer sa bougie, une page à l'éphéméride pendue au mur. Elle grommelle :

— C'est ce soir la nuit de saint Barnabé.

— Ah! — réplique M. Le Mihon, — et qu'est-ce qu'il a de particulier ce saint-là?

— Vous ne savez donc pas le dicton de chez nous :

La nuit de saint Barnabé,
Le chantre dort et l'âne brait.

— Et ça veut dire?

— Bah! C'est un proverbe. Chacun l'entend à sa façon.

Gnouf va humer l'air sur le balcon; la nuit est noire, coupée de tourbillons de vent, violents et brefs, qui meurent sur place en se mordant la queue, comme des scorpions. Les réverbères verts éclairent la rue vide. Au coin de

l'avenue, les ouvriers qui travaillent à la voie ont posé sur un banc une lanterne et allumé un feu de charbon dans un brasero. Un rail qu'on décharge, heurté en porte-à-faux, rend parfois une longue vibration ; un rire de femme, derrière les arbres, mord la nuit comme un acide. Gnouf rentre en frissonnant. Il n'y a pas une étoile et, comment s'orientera-t-il sur la Polaire, si les nuages cachent le ciel? La lune marque sa place par un halo à peine visible, une couronne qui s'efface et se reforme.

— Dix heures moins vingt, — s'écrie le père, — au plumard, la marmaille!

— C'est le moment de dormir, — dit à Lou sa maman.

Lou pique son aiguille dans la pelote ; Gnouf ferme son cahier, remise au plumier les crayons de couleur. Il voit, par la fenêtre, le reflet de la lampe de Lou, sur le mur d'en face, s'aveugler soudain. Tiendra-t-elle jusqu'à onze heures? Il faut surtout gagner du temps ; car nul ne viendra gratter à sa porte, à lui. Et le Rouget? Le Rouget possède une montre réveille-matin, dont la sonnerie est détraquée, mais qui n'en garde pas moins une force morale, qui agit comme un talisman contre le sommeil.

— Père, — interroge Gnouf, — à ton époque, est-ce qu'il y avait des chemins de fer?

— Je crois bien.

— Et des bateaux à vapeur?

— Depuis longtemps. Je ne suis pas allé au Tonkin à la godille.

— Et des automobiles?

— Pas encore.

— Et des bicyclettes?

— J'ai vu les premières bécanes à jantes ferrées, à caoutchoucs pleins, et les bicycles. Un dimanche, un homme à casaque et à casquette de jockey a traversé le pays, perché là-dessus. Il avait pour guidon une barre droite; les pédales s'emmanchaient directement au moyeu de la roue avant, plus haute qu'un cheval; et la roue arrière était minuscule; il n'y avait ni chaîne, ni transmissions; ça tournait avec un bruit de guimbarde; il fallait trois marchepieds pour grimper sur la selle; au moindre caillou on faisait panache. Gnouf, depuis mon enfance la terre s'est rétrécie, et je ne suis pas bien vieux; la distance se réduit chaque jour; tu arrives dans un monde sept fois plus petit que le mien; tu n'y aurais pas tes coudées franches et tu t'y cognerais du nez à tous les coins de la terre, si elle n'était pas

ronde. Le père de ton camarade... comment s'appelle-t-il?

— Le Rouget.

— S'il a gagné sa fortune, c'est grâce à la mécanique; il a compris et profité. Et grâce à la guerre aussi, la crapule. Mais ça, personne ne pouvait y compter.

— Et les aéroplanes?

— Oh ! j'ai aperçu le premier passé trente ans.

Gnouf songe avec orgueil :

— Mon père ne se serait jamais risqué jusqu'à la rue de la Croix-Nivert. C'était sept fois trop loin pour lui.



Dix coups sonnent à la pendule, dix coups espacés, à la fois puissants et timides, forts de toute la destinée qu'ils contiennent et hésitant devant elle. On compte ; on applique son attention ; à la fin on se trompe toujours ; on arrive à neuf ou à onze ; on attend une pulsation qui ne viendra pas ou bien on est surpris par la cloche et le vieillissement soudain de l'univers, plus proche de la destruction de soixante minutes, plus décrépit qu'on ne l'imaginait encore.

Gnouf cependant ne peut douter ; les aiguilles confondues marquaient dix heures moins dix quand il a quitté la salle à manger où son père fume sur sa chaise longue, roulant les cycles de sa jeunesse. Gnouf n'a pas mis longtemps à délacer ses bottines, retourner ses chaussettes, à se glisser dans la chemise de nuit fraîche comme une peau qui n'a jamais servi. Il n'a pas osé se coucher tout habillé ; le père jettera un coup d'œil sur le garçon endormi, quand il gagnera sa chambre ; il ne faut pas donner l'éveil. Mais comment se défendre pendant cette grande heure de soixante minutes, de trois mille six cents secondes inexorables qui vont cheminer, l'une après l'autre, sans presser jamais le trot mécanique de leurs petites jambes de cuivre ? Il faut

cependant refouler à coups de pied, tout au fond du sac que font les draps, l'âme du lit, qui monte d'un souffle épais et tiède et gagne le traversin.

L'étui à revolver contenant un bouchon de liège est caché sous le matelas; les bottines, posées contre le mur, attendent en bon ordre. M. Le Mihon soupire; la toile écrue de la chaise genre transatlantique claque, détendue soudain; les articulations de bois gémissent. On entend le choc du fourneau de pipe contre le fond du cendrier. M. Le Mihon bâille, puis il s'approche, la lampe à la main, et regarde Gnouf qui ferme les yeux et imite si bien le sommeil que le père s'en retourne à pas de loup. Gnouf rouvre les yeux. Le bruit flasque arrive des vêtements qui s'abattent sur le fauteuil; l'élastique des bretelles vibre; les pantoufles heurtent la carpette et glissent comme des poissons morts lancés; le lit fourragé se plaint et se soumet au poids nocturne. Dehors le martèlement des rails dont l'écho se prolonge. Un chariot bute la colonne creuse qui porte le fil aérien du trolley et cela sonne ainsi qu'un aboi métallique, un hurlement de chien de bronze qui pleurerait dans la nuit. Le père se retourne et l'inspiration de son souffle égal comprend treize tic-tac de la

pendule. Le bois de la crédence craque; une moulure va mourir. Un cheval s'éloigne en boitillant, rythme désespéré sur le macadam. Une locomotive siffle d'une voix tour à tour stridente ou rauque. Il y a des roulements de charrettes et de choses inconnues, secouées, qui se rapprochent ou fuient, des accroissements et des agonies. Ce choc, est-ce un meurtre, une potée d'eau qu'on flaque, ou la chute d'un astre mou? Oh! cette ombre insidieuse où il faut penser à ses yeux pour qu'ils demeurent ouverts, se pincer le bras au sang et mordre son pouce pour ne pas se dissoudre. 7. 8. 9. 10. 11. 12... Et Lou?... 14. 15. 16. 17. 18. 19... Et le Rouget?... 22. 23. 24... Le quart sonne. Plus que deux mille sept cents de ces secondes qui tournent en hélice, par saccades, et poussent le lent vaisseau de la nuit.

Lou est couchée. Elle a préparé la charpie, la fiole et le fromage. Faible fille, tous les gestes de l'action préliminaire accomplis, le jeu parfait, elle dort avec, au cœur, une pointe vive de remords qui lui donne mieux conscience de la profonde quiétude du sommeil.

La demie. La ville et ses roulements, pourquoi reculent-ils ainsi? Le compte des secondes

s'embrouille. Trois mille six cents divisés par deux. La barre de fraction se courbe, danse et prend les couleurs de l'arc-en-ciel; les chiffres jouent à saute-mouton. 2.222, 2.223, 2.224... Quelle gorge pourrait articuler les longues syllabes des nombres dans le temps bref de leur passage? Les draps sont pleins d'une liqueur dense où on flotte comme sur la mer Morte, sans savoir nager. La ville disparaît, pas plus grosse qu'une cerise, au bord de l'horizon circulaire, une cerise sur la tranche d'un compotier. Aucun son ne traverse plus l'espace. Onze heures, Gnouf. A-t-il vraiment entendu sonner? Allons; il faut ramasser son vouloir. Les choses terribles...



Il fait noir, la chambre de Gnouf commande la cour, puits de silence; les persiennes closes projettent sur le rideau, par leurs interstices, des barres parallèles de demi-nuit. Gnouf se glisse hors du lit sans faire crier le sommier ni crisser les draps; ses chaussettes retournées avalent ses pieds et se redressent le long des chevilles et des mollets; sa main ne heurte rien; il passe, par-dessus la chemise de nuit, sa culotte et sa vareuse, sans éveiller un brin de vent; il fixe l'étui à revolver et le couteau suisse à sa ceinture de cuir dont il boucle l'ardillon au dernier cran; puis il enfonce son béret et, les bottines à la main, s'infiltre par l'entre-bâillement de la porte qui a un petit hoquet de surprise et se tait. Il s'agit maintenant de ne pas accrocher la table de l'antichambre, ni le pot de faïence d'où jaillit un bouquet de cannes et de parapluies.

Le ronflement du père, s'enfle et sombre tour à tour, avance et se perd. Gnouf saisit le trousseau de clefs pendu au bouton de la porte palière, cherche, du doigt, le trou de la serrure, engage le panneton et tourne si doucement que le ressort ne s'aperçoit de rien et ne donne pas l'alerte. Gnouf est sur le palier; il sent à la plante de

ses pieds le poil rêche du paillasson de chiendent, comme s'il marchait dans une éteule; il ramène à lui la porte qui s'applique au chambranle silencieusement et, à la fin, sursaute et se ferme d'un coup, le pène en biseau sonnant dans la gâche avec le bruit d'une crosse de sentinelle sur le pavé. Gnouf tend l'oreille. Rien. L'évasion s'opère sans effort, miraculeusement irréelle; ainsi certaines courses rêvées, presque aériennes, où les pieds s'appuient sur un gaz rebondissant, invisible, pressé à fleur de sol.

Rien; par les verres-soleil de la cage de l'escalier pénètre une pénombre courte, qui luit un peu. Gnouf, selon les conventions, gratte à la porte de Lou. Il gratte obstinément; le temps coule et l'on ne répond pas. Enfin il entend un pas feutré et une respiration contre la porte. Mais que ce pas est lourd pour une petite fille, cette respiration haute et hors de portée! Une voix basse :

— Quoi? Qu'y a-t-il?

Gnouf anéantit son souffle, son cœur et jusqu'au mouvement de ses cils. Le pas s'éloigne. C'était la mère de Lou, sans doute; la fille dort. Lou, pourquoi l'avez-vous abandonné? Il n'aura ni teinture d'iode, ni fromage, ni charpie, ni

admiration, ni tendresse à son côté. Aventure d'homme, solitaire et grandiose.

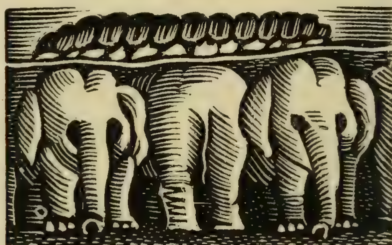
Il descend les marches. Au bas de l'escalier il lace ses bottines ; puis il demande d'une voix d'adulte, grasse et appuyée, le cordon, que tire un bras lourd du premier sommeil. Et voici l'enfant dans la ville, sous le ciel nettoyé par le vent où de grands espaces sont semés d'étoiles, où des nuages allongés comme des lévriers, museaux pointés et pattes écartelées, courent la lune.

Il marche, rasant les murs, par les rues étrangement désertes ; les passants ont l'air postiches, mécaniques, remontés de frais. Derrière les glaces, le zinc d'un bar a la forme d'un golfe d'argent ; les globes de couleur d'un pharmacien jettent deux faisceaux de lumière ; la croupe d'un cheval maigre, arrêté là, est habillée d'orangé et son garrot d'hyacinthe. Une locomotive siffle dans la rainure, contre le fleuve; un disque tourne et un levier d'aiguillage bascule. Deux trains du métro se croisent sur un pont, deux vers qui foncent l'un contre l'autre, s'avalent, se digèrent, se traversent sans dommage ; leurs corps mous, ciliés de poils lumineux, rampent; leur reflet anime l'eau morte et plonge sous une

bélandre amarrée au bas port. Gnouf évite un agent qui somnole, appuyé à un arbre. Un taxi attend son chauffeur et chantonne tristement à petits sanglots, à trépidations résignées ; car le moteur s'ennuie quand le maître boit. Puis Gnouf pénètre dans l'ombre protectrice du métro aérien. Un troupeau d'éléphants innombrables s'est aligné flanc contre flanc pour porter le chemin d'acier tressé; l'enfant trottine sous leurs ventres rugueux, entre leurs pattes cannelées où l'on a collé des affiches. Parfois se répand en nappes une odeur de poissonnerie, de cuir, de tan, de viande crue ou de pain cuit. Des derricks dressent leurs becs carnassiers contre les constellations ; une grue de métal, au sommet d'un échafaudage, médite, squelette d'oiseau sur un arbre sec. La ville, respirant à peine, charrie un sang rare au pied de la haute étrave d'une maison isolée, coupante, où veille une dernière lampe, fanal de proue. Un chant muet, aigu, jaillit de la pointe d'un clocher et les cheminées d'usines dégorgent des rêves fuligineux, aux arabesques lourdes et puissantes.

Gnouf roule, suivant le chemin préparé dans sa mémoire. Il franchit le repère des gazomètres et la seconde courbure du sabre turc que dessine

la rue de la Croix-Nivert. Le passage Dehaynin débouche sur le hangar des hydravions. Un ocarina joue une valse plus vieille que des pierres de cathédrale. Le quart avant minuit sonne. Le Rouget n'est pas encore arrivé.



Le dépôt des autobus élève, se rencontrant à angle droit, deux murs de brique d'un rouge sourd, qui tourne au mauve violacé sous le soleil et que la nuit décolore comme une riche tapisserie géométrique, rehaussée d'accents noirs. Les hautes portes de fer, toujours closes, y plaquent des taches oblongues, d'un gris argenté, des pelages d'animaux polaires. La lumière filtre de chaque côté par une ligne mince qui se divise et se renfle autour des gonds. On entend des roulements, des

heurts, le travail des équipes de réparation sur les fosses. Le toit étend ses dunes de verre à arêtes vives, qui ondoient selon le sens du vent, ce soir, sous le ciel déchiré.

Gnouf s'est rencogné dans une anfractuosité, contre une baraque de bois à l'auvent clos. Parfois un autobus vide saute sur le pavé, l'arrière onduleux ; il éteint ses lampes et ses phares au tournant et flaire la route de son groin lisse et vert ; la couronne à trois rayons d'acier s'applique sur ses naseaux comme une muselière ; la sacoche bat contre le ventre du receveur avec un bruit de cuivre. La voiture s'engouffre par la seule issue ouverte, ayant viré d'un coup, ses pattes secouées par les rails qui font, dans le seuil, une incrustation luisante, en forme d'accent circonflexe renversé, où roulent les battants. Puis elle décrit sa courbe à travers la cour et ronronne entre le ciment du sol et les dunes de verre qui vibrent. Gnouf colle son œil à la fente d'une porte, sous le gond. Il voit des piles de caoutchouc, colonnes à demi arasées et qui penchent. Un ouvrier siffle ; la bête prend sa place parmi le troupeau et se tait.

Un pas retentit derrière Gnouf qui saisit d'une main son bouchon, de l'autre le couteau suisse,

et s'aplatit contre une porte. L'homme le frôle, masse d'étoffe entraînée par une force endormie, où ne vit que le bout de cigarette qui s'avive et s'amortit, comme un feu tournant, à la pointe d'une île errante, sur la mer.

Tout est calme. Cependant, si le Rouget ne venait pas, si les choses terribles refusaient de s'accomplir... Minuit. Les douze coups s'échelonnent; on dirait que la durée s'accroît entre chacun d'eux, et le douzième succède à un désert de silence. Une petite pendule, grêle, pressée, qui a commencé tard, comble la différence et coiffe l'horloge. Minuit, vingt-quatre ou zéro heure, comme on dit aujourd'hui, selon que l'on considère l'achèvement du temps ou son origine. Un bruit de course; des sandales battent le pavé. Si c'était le Rouget... Un grand diable sec et soufflant, penché, ramant des bras, file et disparaît. Puis deux agents cyclistes, énormes sur des machines simples comme des épures. La visière de la casquette et le nickel du guidon ramassent un peu de lumière; les rayons des roues font un cercle plein miroitant; les roulements à billes bourdonnent comme des insectes. Ils planent en roue libre, incertains, au coin de la rue. Au loin on entend le cri d'une femme, dans une maison.

Le Rouget ne viendra pas ; Lou dort. Le chef a trahi, la fille a faibli. Solitude, abandon, désespoir, enivrants comme la goutte de liqueur laissée par le père, au fond de sa tasse, le dimanche, et qu'on boit secrètement, la main sur le creux de l'estomac et l'œil aux aguets...



Gnouf a traversé la rue ; il s'adosse à un mur couvert d'affiches ; ses épaules reposent contre un matelas de papier. Le tissu des nuages se déchire, là-haut, comme une vieille étoffe qui n'a plus de voix ; le grésillement électrique des étoiles n'arrivera à la terre que dans des siècles ; il n'y a de réel que le gargouillis d'un filet d'eau, au fond d'une arrière-cour. Les outils des ouvriers ne cliquettent plus sur les fosses de réparation,

dans le dépôt. Gnouf comptera jusqu'à cent les battements de son pouls et si rien n'arrive, d'ici là, il s'en retournera à la maison, par les sentiers ténébreux de la ville, sous le ventre des éléphants porteurs du métro. Unique témoin, il racontera ce qui aurait pu être. Qui le contredirait ?

Les affiches étagent leurs grandes capitales : « *Pas un homme, pas un sou, pas un canon... Jessie Stanley dans la Femme pirate, septième épisode. Les Mancenilliers de Maracaïbo... Charlot globe-trotter.* » Gnouf assure l'étui à revolver, rentre les épaules et ferme la pointe des pieds. Il est à la fois la Femme pirate, Charlot, toutes les figures du monde et surtout soi-même, ce Gnouf projeté sur un écran imaginaire, passage Dehaynin, qui attend les choses terribles et dont les choses terribles ont peur. La bande tournera-t-elle plus loin ? Quel avenir se cache au centre de la bobine de pellicules ?

Une étoile filante fend Cassiopée, pique la lune et les nuages, comme une épingle d'or une chevelure. Un tourbillon de vent soulève un pan d'affiche qui sent la colle de pâte aigrie. Des mots flottent : *Le Comité exécutif de la troisième Internationale*... Gnouf atteint le bout de la

neuvième dizaine. Plus qu'une pulsation à l'artériole du poignet et tout sera consommé.

Cependant une rumeur singulière s'amorce dans le dépôt, derrière le mur de brique, sous les dunes de verre. Le dernier chiffre rentre dans la gorge de Gnouf. Une ligne de lumière tremble aux joints des portes de fer. Un bourdonnement de ruche, l'éveil d'une fourmilière. Les battants de l'entrée charretière roulent sur les rails en accent circonflexe, au fond du passage, et un autobus s'avance, tous feux éteints; une phosphorescence verdit la vitre des phares qui semblent frottés de moisissure ou d'un collyre de vers luisants écrasés. Il prend largement le virage, rase le trottoir opposé. Il ronfle et marche d'une pièce avec l'aveugle certitude d'une bête qui suit une piste au fumet. Un autre ensuite franchit la porte et puis un autre; le rucher se vide; les voitures s'enfoncent d'un trait, toutes dans la même direction. Il n'en reste qu'une au dépôt, qui hésite; on entend son ronronnement bourru, sa poussée distincte sur le ciment; elle arrive à l'air libre et la nuit mange sa trépidation. Déjà les battants de fer se referment sur elle. Alors Gnouf est enlevé par une force intérieure, étrangère, une décision où sa volonté n'a

pas de part. Il bondit au vol sur le marchepied où est écrit le mot KUB, cabalistique, se glisse sous la chaîne de fer et le voici dans la corbeille arrière, emporté entre le caillebotis qui vibre comme les cordes d'une harpe et la cale de bois, taillée en biseau, dont le manche percute contre le bastingage.



La vitesse parcourt Gnouf; elle secoue ses fesses, danse dans son ventre, suit l'arête de l'échine et le creux de la nuque, ne s'échappe que sous la casquette rabattue jusqu'aux oreilles, par la pointe des cheveux. La ville fuit autour de lui. Un passant écrasé par les doubles pattes de la bête à trace continue se redresse, comme un pantin de caoutchouc, sans avoir même perdu le feu

de sa pipe. On s'engloutit sous des arches obliques; on passe des ponts dont les réverbères verts et rouges ne clignent pas; on roule au fond de gorges, dans le lit des rues desséchées; on franchit des plateaux sans herbe où les bouquets d'arbres règnent sur l'asphalte. Des tours, des dômes, des choses pleines ou percées, rectilignes ou crênelées occupent tour à tour l'horizon et s'écroulent. La file indienne des voitures grondantes épouse le terrain et en dessine les hachures.

Gnouf est rejeté à l'extérieur dans les courbes par la force hostile des maisons, quand l'autobus serre le virage au plus près et grommelle, le nez sur le bord du trottoir, les roues d'arrière chassant. Les cassis décollent l'enfant du plancher rainuré où il est accroupi. Le macadam grignote les pattes de caoutchouc comme une râpe à grains très fins; les vitres tremblent de délire sur les petits carrés de pierre dure; puis le moteur entonne les vieilles complaintes qui racontent la patience du fer et la vie souterraine de l'essence; et les pavés de bois, élastiques, aromatiques, allongent leurs aires moelleuses où il fait bon courir, sans penser.

Maintenant le cortège a franchi les avenues

du centre et leurs boîtes numérotées, les quartiers de métal, de brique et de mâchefer et leurs hautes nefs gorgées, trouées de mille fenêtres, où le peuple des usines embarque, chaque nuit. Le poussier, l'huile cuite, le suif, les fades relents du bétail égorgé, le goudron, les acides saturent l'air; des arbres maigres sucent avidement le sol. Gnouf risque un œil par-dessus le bastingage; le moteur tape ou gazouille; parfois un rauque embrayage secoue l'être en marche et le divise; une âcre fumée de graisse brûlée prend à la gorge. Puis, comme on passe, entre les épaulements des fortifications, la grille où veille un gabelou près d'une lanterne, à la poterne du bastion, une autre file d'autobus débouche d'entre les marronniers du boulevard de gauche et prend la queue.

Maintenant, images nocturnes sitôt levées sitôt éteintes, repères engloutis de sa vitesse, Gnouf ne voit plus autour de lui que des cahutes basses bâties de scories et de déchets, des jardinets où un tournesol semble une lune morte, des plantes grimpantes qui ondoient sur les échalas ou les barrières. A quatre pattes, Gnouf pénètre dans l'intérieur de la voiture, il tâte les banquettes de bois lisse, puis le cuir des premières. L'ombre

presse les glaces et file de chaque côté, pareille à l'eau séparée par la pile d'un pont. Les barres métalliques de soutien s'enflent comme des cordes de violoncelle. Devant, à travers le grillage, Gnouf aperçoit le chauffeur. S'il se retournait... Gnouf, de terreur, plonge sous la banquette et tremble, le museau dans le pli du coude. Enfin il s'apaise, s'accoutume et la curiosité le ramène à sa place.

Il y a quelqu'un au volant; ce n'est pas un homme et c'est plus qu'une chose. La veste de cuir, les gros gants, la casquette ne contiennent pas un corps, certes, et cependant on ne peut douter qu'ils soient pleins, qu'ils ne flottent pas sur du vide. Gnouf s'accroche au grillage. *Cela* conduit parfaitement, avec une infaillibilité inhumaine, sans cette hésitation imperceptible, cet à-peu-près, ces compromis, cette façon de biaiser sur l'obstacle, marque des êtres de la race de Gnouf dont la marche même n'est qu'une série de chutes rattrapées, un jeu de cache-cache avec la pesanteur. *Cela* tient le volant, manie le levier ou appuie sur la pédale avec la certitude de l'insecte qui s'abat à la place de son terrier. On n'imagine pas l'erreur ou l'indécision possibles; *cela* ne paraît pas comporter plus de libre arbitre,

d'inattention ou de folie qu'une montre bien remontée, que le développement d'une éclipse. Soudain les freins bloqués jettent Gnouf contre le grillage où sa tête se meurtrit; l'autobus s'arrête en dérapant dans le terrain gâcheux et le chauffeur se retourne.



Le chauffeur regarde Gnouf fixement. Il ne possède pas d'yeux mais deux surfaces en losange, veloutées, faiblement lumineuses sous la visière de la casquette. Son visage translucide est comme un gaz plein de parcelles de cuivre, de fer, de nickel, à la fois sombre et brillant, pailleté, comprimé dans une forme invisible. Gnouf voudrait s'abîmer jusqu'au carter et il ne peut s'arracher à ce regard qui sort d'une face

sans yeux. Les choses inanimées, parfois, ont ainsi une âme qui communique avec la nôtre. Gnouf se souvient d'un coussin gorge-de-pigeon qui, les soirs d'hiver, prenait vie, souriait à la flamme bleue du feu de coke et connaissait les visages de la maison. Florence semblait une poupée de bois près de ce coussin et le chat endormi, une théière noire.

Le chauffeur, sous l'auvent de la voiture, le gant de gauche au volant, celui de droite au levier, demeure immobile, le corps de profil, la tête de face, avec ses deux phosphorescences tendres et étonnées qui observent Gnouf. Puis sa manche se déploie, son gant quitte le volant, baisse la vitre, saisit Gnouf au collet, le passe dans le cadre, au- dessus du grillage, le maintient en l'air quelques secondes, comme un lapin qu'on marchande, et le dépose sous le capot d'avant, contre la bouteille rouge de l'extincteur, sans violence ; ses mouvements anguleux et bien lubrifiés paraissent plutôt un jeu géométrique parfait qu'un effort musculaire. L'index devant la bouche, il ordonne à Gnouf de se tenir tranquille et de ne pas branler de son coin. Un signal parcourt la file des voitures qui se remet en marche, mais lentement cette fois. Le chauffeur parle d'une

voix très basse, mécanique, noyée de friture et crevée de trous :

— Petite machine de chair et de sang, comment sais-tu?...

Gnouf répond en s'appliquant à modeler bien les lettres avec les lèvres, comme s'il parlait à un sourd :

— Le Rouget m'a écrit.

— Comment es-tu venu?

— J'attendais rue de la Croix-Nivert, devant le dépôt; j'ai sauté sur le marchepied de la dernière voiture.

— Pourquoi?

— Parce que...

— Tu ne peux pas voir, tu ne peux pas. Aucun ennemi ne doit prendre part à l'assemblée, aucun être d'os, de moelle et de pourriture. Qui es-tu?

— Je suis Gnouf.

L'enfant remarque une brève éclipse dans la lumière des yeux de son interlocuteur, un reflet de nuage sur une prairie argentée par la lune. Il s'enhardit à interroger :

— Et vous, monsieur?

— Moi... moi...

Le chauffeur ne s'engage pas plus avant et coupe

l'entretien ; toutes les parcelles de métal en suspension dans son visage s'assombrissent d'un coup et ne reprennent leur vivacité qu'un moment plus tard. Les autobus filent maintenant le long d'un fleuve, la Seine sans doute ; des remorqueurs et des péniches dorment contre la berge gazonnée ; une grue tient une benne suspendue sur l'eau qui charrie un limon cuivreux ; des appontements de ciment armé enjambent la route. Le chauffeur paraît préoccupé et ne prête plus la moindre attention à son passager, le petit intrus. Il reprend enfin, après une hésitation :

— Moi... je suis l'Homme Intermédiaire... un des Hommes Intermédiaires... je ne sais pas exactement lequel...

Il donne des signes manifestes d'inquiétude, tournant la tête à droite, à gauche.

— S'ils te surprenaient ici, petite machine, ils te passeraient tous sur le corps, l'un après l'autre, les soixante-dix-sept autobus ; ils te pileraient dans la terre et chaque roue emporterait un peu de ta chair. Tu ne dois pas voir ; les enfants de tes enfants verront peut-être ; les temps ne sont pas venus. Je ne veux pas ta mort ; si je te déposais sur la chaussée, ils t'apercevraient et je ne donnerais pas un vieil écrou de ta peau. Mais tu

n'entendras rien, tu ne raconteras rien, n'est-ce pas? Du reste ceux de ta race ne te croiraient pas... Humph... Humph... Nous arrivons... la Bête Intermédiaire est fatiguée, elle renâcle. Elle sent peut-être ton odeur de petit fauve ; elle est esclave, elle a peur. Elle a mangé l'essence et l'huile ; elle se méfie de toi ; elle ne m'écoute plus.

Le moteur cogna encore quelques coups, puis s'apaisa. Le chauffeur lui entonnait l'essence à pleins bidons en grommelant :

— Eh ! la vieille, tu as claqué au bout. Enfin tu as bien travaillé... souffle un peu... je te donnerai de l'huile demain, de l'huile qui rend la vie douce, de l'huile à chaque cylindre, à chaque bille dans sa boîte. Rien ne chauffera, ne frottera, ne grippera ; il y aura de l'amitié pour les pignons et de l'amour pour les engrenages.

Gnouf se trouvait au centre d'un vaste pourrissoir encombré de machines déjetées qui montraient leurs organes secrets à nu, de camions crevés dont les arcs en berceaux ne portaient plus de bâches, de caisses de boulons et de poulies dévorés de rouille, de pneumatiques qu'une lèpre puante rongeait. Et les soixante-dix-sept autobus étaient rangés en cercle, la pointe au centre,

comme les rayons rentrés et convergents d'un soleil.

Le compagnon de Gnouf reprit :

— Reste là, petite machine, n'ouvre pas le bec, ne montre pas ton nez. La Bête ne te fera pas de mal tant que tu demeureras sur son cou ; elle ne peut ni se renverser ni t'atteindre. Tu es en sûreté ; sa méfiance est endormie ; elle cuve l'essence et ne perçoit plus ton odeur. Attends-moi ; je te veux du bien à cause... Non, c'est inutile, je ne pourrai jamais t'expliquer la cause ; je l'ignore moi-même.

Gnouf épiait par-dessus le capot, serrant dans sa main le bouchon qu'il avait tiré de l'étui de revolver et le couteau suisse ouvert contre sa hanche.

Les soixante-dix-sept Hommes Intermédiaires descendirent de leurs sièges, s'avancèrent les uns vers les autres et attaquèrent, debout, en rond, un chant monotone, puissamment martelé, nasillard, comme si soixante-dix-sept disques de vieux phonographes, exactement réglés, eussent tourné à l'unisson :

« Les Hommes de l'ancienne race sont nés du limon et ils retourneront au limon, broyés avec l'eau, la

terre, les plantes, les animaux. Leur règne touche à sa fin, le règne des Hommes Intermédiaires commence.

« Les Hommes Intermédiaires sont issus de la force libre; ils n'ont pas de corps; leurs membres sont des lignes de force. Et la Vitesse est leur Sainteté.

« Les Hommes ont inventé les machines et les machines ont mangé leur temps, leurs pensées, ont dévoré leurs âmes. Et vides, maintenant, de tout contenu, ils ne forment plus que des ramas de matière pourrissable. Bientôt il ne demeurera d'eux que leur puanteur. Et leur puanteur même s'évanouira, leur âme ayant été distillée et transmuée.

« Alors les Hommes Intermédiaires, ceux de la seconde Race, les purs, domineront sur le monde et leur loi sera la Loi. Et ils s'élèveront au-dessus des machines comme le vieil Adam au-dessus du Lion et de l'Ours, au septième jour de la Première Création.

« Au-dessous d'eux il y aura les êtres qui fabriquent leur propre mouvement, les Auto-Moteurs, dont la conscience réside à l'intérieur et qui vont librement par les routes aériennes, terrestres ou océanes.

« Au-dessous encore vivront les Tributaires, qui reçoivent la poussée du dehors, par une perche accrochée aux vertèbres de leur échine ou par une charrue souterraine plantée dans leur ventre, ou par les ondes

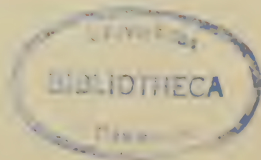
que lance le Maître Propulseur. Esclaves, ils suivent la règle infamante du rail et de l'onde. Et au-dessous encore il n'y aura rien, que les gestations obscures.

« Plus tard, quand les Sept Ages seront accomplis, les Hommes Intermédiaires entreront dans leur déclin ; les gestations deviendront évidentes et la Chose Inconnue régnera à son tour.

« Telle est la Foi des Hommes Intermédiaires. »

Alors les soixante-dix-sept Chanteurs de la Parole se turent et Gnouf se prit à trembler comme un fil télégraphique dans le vent et il lui sembla que le moteur de l'autobus grognait de satisfaction. Les paupières fermées, il songea, au milieu de son angoisse, à son père qui avait vu le premier bicycle sur la route du village, un dimanche, parmi les ânes et les chars à bœufs. Quand il rouvrit les yeux, son compagnon sautait sur le siège, près de lui, en grande hâte, et, là-bas, les soixante-seize autres Hommes Intermédiaires parlaient tous à la fois, avec des gestes d'épilepsie mécanique :

— Petite machine de chair, —dit le chauffeur, — on nous a trahis. Le bruit a couru de ta présence aux cylindres, au carter, aux roues et a gagné les Hommes Intermédiaires de boulons



en poulies gisants sur le sol. Mais je te sauverai de la mort.

Il mit en marche rapidement, prenant de court les autres voitures et fonça hors du pourrissoir. La chasse dura longtemps, haletante; Gnouf, brisé de fatigue, sommeillait, à demi perdu dans le bourdonnement féroce. Puis, un peu avant le jour, il se sentit glacé de froid et un coq chanta parmi les verdures, marquant la fin de la Nuit de saint Barnabé. Un peu plus tard l'Homme Intermédiaire serrait les freins:

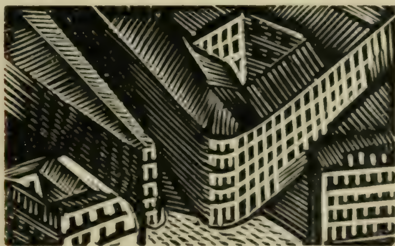
— Gnouf, — dit-il, — réveille-toi, secoue-toi, nous les avons semés. Ma mort est certaine, ils se vengeront; ils dissocieront tout ce qui est gazeux en moi, ils combineront mon cuivre et mon fer avec des acides, ils se partageront les forces qui me supportent. Mais je ne peux pas mourir tout à fait parce qu'il me manque quelque chose, parce que je ne suis pas complètement né. Je contiens trop de poussière d'Homme de l'Ancienne Race. Je mourrai à moitié, avant d'avoir fini de naître. Adieu, petite machine tiède, tu me dois de vivre. Ne parle à personne de ce que tu as vu.

Il déposa Gnouf sur le trottoir et l'autobus s'éloigna en poussant un coup de corne triste

à fendre le cœur, dans la lumière blafarde de l'aube.

Gnouf était devant sa propre maison ; un géranium rouge, là-haut, au balcon de Lou, luisait comme un éclat de rubis. Il trouva la porte cochère entr'ouverte, grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier ; il avait laissé la clef sous le paillasson ; il pénétra sans peine dans l'appartement et gagna sa chambre, où il se déshabilla sans bruit, se glissa entre les draps défaits et s'endormit aussitôt.

Le souffle de son père partageait le repos en tranches mesurées, sans précipitation ni faiblesse ; un léger borborygme marquait la fin de chaque aspiration. Nul ne s'était aperçu de rien,



Le lendemain, Gnouf, Lou et le Rouget se rencontrèrent devant la boutique à journaux de la mère Clavette. Le Rouget, du plus loin qu'il aperçut son camarade, s'écria, en levant le poing avec une feinte d'indignation merveilleusement jouée :

— Eh ! capon, tu n'as pas osé venir hier au rendez-vous rue de la Croix-Nivert. J'y étais, moi.

Lou répondit impudemment :

— Moi aussi.

Puis elle regarda Gnouf avec un clignement d'œil :

— Nous aussi ; j'ai apporté la teinture d'iode et Gnouf le browning.

Gnouf dit simplement :

— Suivez-moi.

Quand ils furent arrivés au fond d'une courette déserte, au sol jonché de douelles et de paille, entre un hangar de barriques et un magasin de fourrage, Gnouf bondit sur le Rouget et lui administra une maîtresse volée, puis il le prit à bras-le-corps, le ceintura et le coucha, les épaules à terre, dans la poussière vineuse. Lou se cachait la figure derrière les mains, admirant le combat et la victoire de son ami par les interstices des doigts écartés. Alors Gnouf se releva et fit grâce au vaincu :

— Va-t'en, tu es un menteur.

Le Rouget s'enfuit, la bouche pleine d'invectives que Gnouf ne paraissait pas entendre. Il lança même une douve pourrie qui s'émietta en chemin et n'atteignit pas le but. Lou interrogea doucement :

— Tu y es allé, toi, hein ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

Gnouf réfléchit un moment. Tant de choses se brouillaient dans sa tête qu'il ne trouvait pas de mots pour les exprimer. Enfin il répondit :

— Je ne me souviens plus.

Lou se mit à rire d'un air de doute :

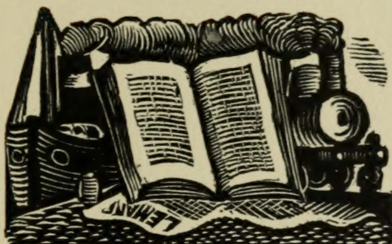
— Oh ! Oh ! alors...

Mais Gnouf la regarda si durement que le rire lui rentra dans l'estomac. Il montra du revers de la main la place où le Rouget avait mordu la poussière et fit signe qu'il n'était pas fatigué ; alors Lou ne douta plus. Gnouf reprit :

— Vraiment, j'ai oublié.

Et, certes, il ne mentait pas.





CET OUVRAGE, ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX-NEUF MAI MIL NEUF CENT VINGT ET UN, PAR L'IMPRIMERIE R. COULOUMA, A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY, DIRECTEUR, A ÉTÉ TIRÉ A HUIT CENT SOIXANTE EXEMPLAIRES, SAVOIR : 10 EXEMPLAIRES SUR VIEUX JAPON, NUMÉROTÉS DE 1 A 10, 50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE 11 A 60, ET 800 EXEMPLAIRES SUR PAPIER LAFUMA TEINTÉ, NUMÉROTÉS DE 61 A 860

N° 81